Guillaume Tell

GUILLAUME TELL,

OU

LA SUISSE LIBRE,

PAR FLORIAN;

OUVRAGE POSTHUME,

Précédé de son Discours de Réception à l'Académie française, de la Vie de l'Auteur, par JAUFFRET, de quelques Pièces fugitives inédites.



PARIS,

Briand, Libraire, rue des Poitevins, n.° 2, au coin de la rue Hautefeuille.

1810.

VIE
DE FLORIAN.

Celui qui, appelé à la vie, comblé de toutes les faveurs que la nature peut prodiguer aux êtres qu'elle affectionne le plus, ne regarde le séjour où il est placé que d'un œil d'indifférence ou de mépris; celui qui, plus coupable encore, souille la terre par ses vices, au lieu de l'embellir par ses vertus, semblent également indignes de jouir long-temps du bienfait de l'existence. Si la mort vient les frapper, elle n'exerce qu'un acte de justice, et les pleurs de l'amour et de l'amitié coulent rarement sur leur tombe solitaire : mais l'homme dont le cœur est comme l'asile de la sensibilité, dont les yeux se mouillent de larmes reconnaissantes à la vue des beautés de la nature, l'homme dont les douces vertus retracent celles de l'âge d'or, et dont les chants, aussi purs que l'air du matin, ne firent jamais rougir l'innocence, un tel homme ne devrait point mourir. C'est pour lui sur-tout que la terre est féconde : c'est

pour lui qu'elle s'embellit. S'il subit la loi commune, si une mort précoce l'enlève à un séjour dont il faisait l'ornement, tous les cœurs sensibles éprouvent une douleur profonde. L'amour et l'amitié viennent embrasser son tombeau, l'environner de cyprès, le couvrir de myrtes; et long-temps après qu'il n'est plus, sa renommée vit encore avec honneur parmi les hommes.

J'ai peint Florian sans l'avoir nommé encore, et déjà vous l'avez reconnu. Ce poëte aimable, dont les ouvrages respirent la plus touchante sensibilité, dont le cœur a toujours dirigé l'esprit, qui consacra ses chants à célébrer la nature champêtre, les mœurs simples de l'âge d'or et les amours des naïves bergères, Florian n'avait pas atteint son huitième lustre quand il fut enlevé, presque subitement, aux lettres et à l'amitié.

Mon dessein est de recueillir ici quelques traits sur la personne et sur les différens ouvrages de cet aimable auteur, qui lui ont acquis, dès son vivant, une réputation dont les années ne feront qu'augmenter l'éclat : mais qu'il me soit permis d'abord de m'arrêter un moment sur une époque de sa vie qui a puissamment influé sur le genre même de ses écrits, je veux

parler de son enfance. On a trop dédaigné, jusqu'à ce jour, en écrivant la vie des hommes célèbres, de remonter à leur premier âge. Il eût été facile, en les observant à cette intéressante époque, de calculer l'influence des objets extérieurs sur la tournure de leur génie, et de deviner par-là leur destinée. Je suis si convaincu de cette influence du premier âge de l'homme sur tout le reste de sa vie, je suis si persuadé que les productions d'un écrivain ne sont que le développement des germes d'idées que déposèrent dans son esprit les premiers objets dont furent frappés ses regards, qu'il ne me serait pas impossible, après la lecture des divers ouvrages d'un auteur, d'écrire d'imagination l'histoire entière de sa vie, et sur-tout celle de sa jeunese. Je pourrais citer des exemples : mais cela m'écarterait trop de mon sujet, et je reviens aux premières années de l'auteur dont j'écris la vie.

Jean-Pierre Claris de Florian naquit en 1755, au château de Florian, dans les Basses-Cévennes, à quelque distance d'Anduze et de Saint-Hypolite. Quand ces détails ne nous seraient pas connus, il eût été facile d'y suppler. Nous lisons, en effet, à la tête de la

pastorale d'Estelle : « Je veux célébrer ma « patrie, je veux peindre ces beaux climats où « la verte olive, la mûre vermeille, la grappe « dorée, croissent ensemble sous un ciel tou- « jours d'azur, où, sur de riantes collines, « semées de violettes et d'asphodèles, bon- « dissent de nombreux troupeaux; où enfin, « un peuple spirituel et sensible, laborieux et « enjoué, échappe aux besoins par le travail, « et aux vices par la gaieté ». Et quelques lignes plus bas : « Sur les bords du Gardon, « au pied des hautes montagnes des Cévennes, « entre la ville d'Anduze et le village de « Massane, est un vallon où la nature semble « avoir rassemblé tous ses trésors. Là, dans de « longues prairies où serpentent les eaux du « fleuve, on se promène sous des berceaux de « figuiers et d'acacias. L'iris, le genêt fleuri, le « narcisse, émaillent la terre : le grenadier, « l'aubepine, exhalent dans l'air des parfums, « un cercle de collines, parsemées d'arbres « touffus, ferme de tous côtés la vallée, et des « rochers couverts de neiges bordent au loin « l'horizon ».

Le château où naquit Florian avait été bâti par son grand-père, conseiller à la chambre des comptes de Montpellier, qui s'était ruiné

à bâtir une superbe habitation dans une très-petite terre, et qui laissa en mourant deux fils et des dettes. C'est du second que FLORIAN reçut le jour. Il paraît que son aïeul avait pris son petit-fils en affection, et qu'il se faisait un plaisir de le voir croître sous ses yeux. Sensible à sa tendresse, et pénétré pour lui d'amour et de respect, le jeune FLORIAN l'accompagnait avec joie dans ses promenades champêtres, et procurait au vieillard une jouissance dont il était très-flatté, celle d'admirer ses plantations. De là le respect que FLORIAN témoigna toujours à la vieillesse, et cette douce mélancolie dont il contracta l'habitude, quoiqu'il fût naturellement gai. Un enfant qui se promène avec son aïeul est singulièrement frappé de ses entretiens. Si cet aïeul est bon, généreux, s'il sait gagner par ses bons procédés la confiance de son petit-fils, ce dernier ne perd pas un mot de ses leçons, de ses conseils; et sa morale mélancolique et patriarchale reste empreinte dans son cœur tout le reste de sa vie.

FLORIAN se rappela toujours, en effet, les douces promenades qu'il faisait, tout jeune encore, avec son aïeul; et voici de quelle manière il a voulu lui-même en perpétuer le souvenir : « Beaux vallons, fortunés rivages, où

« jeune encore, j'allais cueillir des fleurs ! « Beaux arbres que mon aïeul planta, et dont « la tête touchait les nues, lorsque, courbé « sur son bâton, il me les faisait admirer ! « Ruisseaux limpides qui arrosez les prairies « de Florian, et que je franchissais dans mon « enfance avec tant de peine et tant de plaisir, « je ne vous verrai plus ! Je vieillirai tristement, « éloigné du lieu où reposent mes pères ; et, « si je parviens à un âge avancé, le beau soleil « de mon pays ne ranimera pas ma faiblesse. « Ah ! que ne puis-je au moins espérer que « ma dépouille mortelle sera portée dans le « vallon où, enfant, j'ai vu bondir nos agneaux ! « Que ne puis-je être certain de reposer sous « le grand alisier où les bergères du village se « rassemblent pour danser ! Je voudrais que « leurs mains pieuses vinssent arroser le gazon « qui couvrirait mon tombeau ; que les enfans, « après leurs jeux, y jetassent leurs bouquets « effeuillés ; je voudrais enfin que les bergers « de la contrée fussent quelquefois attendris « en y lisant cette inscription :

« Dans cette demeure tranquille,
« Repose notre bon ami ;
« Il vécut toujours à la ville,
« Et son cœur fut toujours ici. »

Une des causes qui ont pu contribuer à faire naître dans le cœur de Florian cette mélancolie douce, qui fait le charme de ses écrits, c'est d'avoir eu, dès son enfance, à pleurer une mère tendre qu'il n'a jamais eu le bonheur de connaître, et qui méritait bien les regrets qu'elle a excités en lui. L'idée de n'avoir pu, dès ses premiers ans, jouir de la présence, des caresses, des entretiens de celle qui lui avait donné la vie, fut toujours pour Florian une idée fâcheuse et pénible. Elle se renouvelait sans cesse; et plus, dans la suite, il obtint de succès, et plus il regretta de n'avoir pu du moins en faire entrevoir l'espérance à sa mère. Il savait que personne au monde n'y aurait été plus sensible : en effet, son père, brave et honnête homme, s'était beaucoup plus appliqué à cultiver ses terres que son esprit : sa mère, au contraire, naturellement spirituelle, avait toujours aimé les jouissances que procurent les lettres. C'était d'elle que Florian croyait tenir ses talens : il aimait son père, mais il avait une prédilection pour sa mère. Sur tous les renseignemens qu'il put se procurer de ceux qui l'avaient connue, il en fit faire le portrait pour lequel il avait une grande vénération.

Cette tendresse de Florian, pour une mère

qu'il n'avait pas eu la satisfaction de connaître, influa tellement sur sa destinée, qu'on peut dire, sans hésiter, que toute la gloire dont cet écrivain s'est couvert par ses ouvrages, est due aux effets de cette tendresse si naturelle et si louable. En effet, si FLORIAN s'est attaché, toute sa vie, à faire passer dans notre langue les beautés répandues dans les ouvrages des auteurs espagnols que nous ne connaissions pas, s'il a puisé dans ces auteurs le genre même qu'il a cultivé avec tant de succès, celui de la pastorale en prose, mêlée de romances, s'il a traduit et perfectionné la Galathée de Cervantes, si le poëte Yriate lui a fourni ses plus ingénieux apologues; s'il a fait une traduction nouvelle de Don Quichotte; et, s'il se proposait, à la fin de ses jours, de donner au public l'histoire d'Espagne, qui nous manque, histoire qu'il était en état de faire, à en juger par l'excellent morceau qui précède Gonzalve, et qui est intitulé, *Précis historique sur les Maures*, c'est que, dès son enfance, il avait conçu pour les Espagnols une grande estime, et cela parce que sa mère tirait son origine d'Espagne. Il lui était doux de parler une langue que sa mère avait parlé. Ainsi, la prédilection qu'il eut toujours pour la littérature espagnole; cette

prédilection qui fait l'éloge de son cœur, lui ouvrit, sans qu'il s'en doutât, une carrière nouvelle, et devint la base de sa réputation.

Le jeune FLORIAN, après la mort de son aïeul, fut envoyé dans une pension, à Saint-Hypolite. Il y apprit peu de choses; mais son esprit naturel, ses saillies, le firent bientôt remarquer; et les rapports avantageux que ses parens reçurent de ses heureuses dispositions les engagèrent à lui faire donner une éducation capable de les seconder.

Le frère aîné de son père avait épousé la nièce de Voltaire. On parla à ce dernier du jeune FLORIAN, et des talens qu'il annonçait; Voltaire fut curieux de le voir : FLORIAN fut envoyé auprès de lui, et sa première apparition dans le monde fut à Ferney.

Voltaire s'amusa singulièrement de sa gaieté, de sa gentillesse, de ses vives réparties, et conçut pour lui beaucoup d'amitié. On peut en juger par ses lettres à *Floriannet :* c'était le nom d'amitié qu'il lui avait donné. On a dit, on a imprimé qu'il était son parent; mais il n'avait d'autre alliance avec lui, que d'être le neveu d'un homme qui avait épousé sa nièce.

De Ferney, FLORIAN vint à Paris, où on lui donna des maîtres pour cultiver ses talens

naissans. Il y passa quelques années, et durant cette époque il fit plusieurs voyages à *Homoy*, maison de campagne de sa tante, dans la ci-devant Picardie. Destiné, dès ce temps-là, au service militaire, il crut de son devoir d'en prendre l'esprit : tous ses jeux n'étaient que des combats. La lecture de quelques romans de chevalerie échauffa sa tête, et les prouesses chevaleresques devinrent si fort de son goût, qu'ayant lu alors, pour la première fois, le Don Quichotte, qu'il a traduit ensuite, loin de trouver cet ouvrage plaisant, il en fut presque révolté ; il traitait Michel Cervantes d'impertinent, pour avoir osé attaquer, avec les armes du ridicule, des héros qui étaient les objets de son admiration.

Comme sa famille n'était pas riche, il entra, en 1768, chez le duc de Penthièvre, en qualité de page. On espéra qu'il pourrait par ce moyen achever son éducation, et obtenir par la suite un emploi honorable ; mais l'éducation des pages n'était pas excellente ; et, sans les ressources qu'il trouva en lui-même, cette éducation ne l'eût jamais fait connaître.

Le prince, qui surveillait sa maison, et avait un jugement assez sain, ne tarda pas à le distinguer de ses camarades. Sa franchise, ses

plaisanteries toujours décentes, ses propos vifs et joyeux égayaient par fois ce vertueux personnage, qui, malgré ses richesses, et même sa bienfaisance, était l'homme de France qui s'ennuyait le plus.

Ce fut pendant que le jeune FLORIAN était page (il avait alors à peine quinze ans), qu'il composa les premières lignes qui soient sorties de sa plume. L'occasion qui y donna lieu, et le sujet qu'il traita de préférence, contribuent également à donner une idée de son caractère, qui était, comme je l'ai déjà dit, un mélange de mélancolie et de gaieté. On parlait un jour, chez le prince, de sermons, et l'on en parlait gravement : tout à coup FLORIAN vient se mêler à la conversation, soutient qu'un sermon n'est pas une chose difficile à faire, et prétend qu'il serait capable d'en faire un si cela était nécessaire. Le prince le prit au mot, et paria cinquante louis qu'il n'en viendrait pas à bout. Le curé de Saint-Eustache présent, devait être le juge du pari. FLORIAN va soudain se mettre à l'ouvrage, et apporte, au bout de quelques jours, le fruit de son travail. Quel fut l'étonnement du prince et du curé, en entendant un jeune homme réciter un sermon *sur la Mort,* qui aurait pu, au besoin, soutenir le grand jour

de l'impression! Le premier convint qu'il avait perdu son pari; ajouta qu'il avait beaucoup de plaisir à perdre, et paya sur-le-champ le prix convenu. Le second s'empara du sermon et le fit prêcher dans sa paroisse. J'ai cru qu'on me saurait gré de citer ici deux passages de ce coup d'essai de Florian. Je les ai littéralement copiés sur un exemplaire manuscrit de son sermon que j'ai trouvé dans ses papiers. Ils sont précieux, si l'on pense à l'âge qu'avait alors le prédicateur et au poste qu'il occupait.

I.

« La mort est partout : elle est dans les « titres que l'ambitieux cherche à obtenir; « elle est dans les richesses que l'avare en- « tasse; elle est dans les plaisirs que le volup- « tueux croit goûter. La mort est la base et « la fin de tout. Suivez-moi dans le monde: « contemplez avec moi tout ce que le monde « adore, et voyez partout la mort.

« Ce grand de la terre, qui, fier de sa « haute naissance, de ses dignités, se croit « pétri d'un limon plus noble que le mien, « ce grand à qui nous payons le prix de ce « qu'ont fait ses aïeux, et qui ose regarder

« nos hommages comme un tribut qu'il nous « imposa le jour de sa naissance, ce grand « doit tout à la mort; il est son ouvrage, il « tient d'elle seule tout ce qui fait sa fausse « gloire. Qu'il ose produire les titres qui « l'élèvent au-dessus de ses égaux! Chacun « de ces titres est un bienfait de la mort. « Sa noblesse? elle est appuyée sur un mon« ceau de cadavres; plus le monceau grossit, « plus elle devient illustre: un tas de pous« sière est le trône de cette noblesse dont il « est si fier, et bientôt lui-même va devenir « un degré de ce trône funéraire. Ses dignités? « à qui les doit-il? à la mort, qui a enlevé « ceux qui les avaient méritées. La mort a « moissonné l'homme: le titre est resté, et cet « ambitieux le tient de la mort ».

II.

« Cet avare qui a passé sa vie à diminuer « ses besoins, qui a oublié que Dieu ne l'a« vait fait riche que pour soulager le pauvre, « cet avare est enfin parvenu à étouffer la na« ture. L'affreuse habitude de repousser loin « de lui les malheureux, l'a rendu sourd à leurs « plaintes. Il n'entend pas les cris de cet infor-

« tuné qui lui demande du pain pour vivre « encore une journée ; il ne voit pas ces en- « fans affamés qui s'arrachent le peu d'ali- « mens arrosés de la sueur de leur père ; il « repousse cette jeune fille qui, poursuivie par « la misère et par le crime, vient lui demander « un secours qui soutiendra son innocence. « Rien ne l'émeut, rien ne le touche ; son cœur « féroce n'est plus capable d'être attendri. Il « porte à son trésor l'argent qu'on voulait lui « arracher, et l'y dépose, en s'applaudissant « de sa barbarie : il n'éprouve pas même un « remords. L'humanité souffrante ne crie pas » pour lui ; mais la mort seule n'a pas perdu « ses droits ; elle va l'attendre jusques dans le « lieu secret où il cache ses richesses. Le bar- « bare est ému en comptant son or : la seule « idée qu'il faudra le laisser un jour, malgré « lui, à d'avides héritiers, vient empoisonner « le plaisir qu'il a de l'entasser. Il regarde, en « soupirant, le vil métal qui fait le destin de sa « vie. Pour la première fois quelques larmes « roulent dans ses yeux. La mort seule pouvant « faire ce miracle, la mort seule pouvant se « faire entendre à lui, elle s'est placée au mi- « lieu de ses trésors, et lui a crié de là : « Sou- « viens-toi que tu es poussière ! »

Lorsque Florian eut rempli les fonctions de page, pendant le temps prescrit (on cessait de pouvoir les remplir à un certain âge), il fut long-temps incertain sur le choix d'un état, et ses parens partageaient à cet égard son incertitude. Les uns lui conseillaient de solliciter une place de gentilhomme auprès du prince, prétendant que cette place offrait un sort tranquille et sûr. Les autres, et son père était de ce nombre, désiraient qu'il prît le parti du service militaire. Comme il n'avait pas perdu lui-même ses idées chevaleresques, il penchait fort pour ce parti. L'éclat de la carrière des armes lui paraissait bien plus séduisant que tous les avantages du poste sédentaire qu'on voulait lui faire occuper, et il disait assez plaisamment, au sujet de cette place de gentilhomme qu'on avait sollicitée pour lui, et qui lui était offerte : « Il y « a trop long-temps que je suis laquais pour « vouloir devenir valet de chambre ».

Il choisit donc le service ; et il entra dans le corps qu'on appelait, dans ce temps-là, le corps royal d'artillerie. Il alla à Bapaume, où en était l'école. Il s'appliqua aux mathématiques, et y réussit, parce qu'il avait une grande aptitude à tout : mais la science du calcul n'était nullement analogue à la trempe de son

esprit. Il ne tarda pas à sentir qu'elle n'avait pas assez d'attraits pour lui. Né avec une imagination vive et brillante, FLORIAN avait besoin de la nourrir et de lui donner quelque essor. La science du calcul n'était propre qu'à le refroidir; aussi l'oublia-t-il presqu'aussi vite qu'il l'avait apprise.

L'école de Bapaume, où se trouvait alors FLORIAN, était composée de jeunes gens qui, presque tous, avaient de l'esprit, mais chez qui la raison était beaucoup plus rare. On peut croire qu'ils s'occupaient de leurs études, car il en est sorti d'excellens sujets; mais on peut s'imaginer aussi quelle devait être la vie d'une multitude de jeunes gens, emportés par la fougue de l'âge, et se livrant à toutes les extravagances de leurs fantaisies. Rien ne pouvait les contenir; une querelle devenait le germe d'une autre, et ces querelles journalières étaient toujours suivies de combats. FLORIAN fut blessé plusieurs fois. Enfin l'indiscipline de ces élèves fut si grande, qu'on fut obligé de supprimer cet établissement. Qui aurait jamais cru que ce fût d'une pareille école que serait sorti le chantre sensible des amours d'Estelle et de Galathée!

A peu près vers cette époque, FLORIAN obtint une compagnie de cavalerie dans le régi-

ment de Penthièvre, qui était en garnison à Maubeuge. Arrivé dans cette ville, il devint tellement épris d'une chanoinesse, aussi aimable que vertueuse, qu'il voulait absolument l'épouser. Ses parens et ses amis eurent bien de la peine de le détourner d'un projet qui ne convenait ni à sa fortune ni à son âge : mais on peut croire que ce sentiment profond ne contribua pas peu à détruire en lui cette dureté de caractère et cette férocité de mœurs dont il était bien difficile de se garantir entièrement à l'école de Bapaume.

Sa famille, dont il n'avait rien à attendre, résolut alors de l'attacher à un homme puissant en lui procurant, presque malgré lui, cette place de gentilhomme qu'il avait d'abord refusée. Mais FLORIAN voulait servir, et le prince ne voulait point auprès de lui de gens attachés au service. Jaloux cependant de fixer les irrésolutions d'un homme dont il aimait la société, il se prêta de lui-même à aplanir les difficultés qui auraient pu contrarier les goûts de FLORIAN. Il fut convenu que ce dernier aurait une réforme; que, sans qu'il fût obligé de rejoindre, son service compterait toujours; ce qui lui laissait l'entière liberté de rester à son nouveau poste.

Il se fixa donc à Paris, et cette vie sédentaire, qu'il avait tant redoutée, ne contribua pas peu à le lancer dans la carrière des lettres.

Ce fut alors, en effet, que, pour tromper l'ennui qui le saisissait quelquefois, et dont il disait lui-même qu'il était fort susceptible, il essaya d'écrire. Le goût qu'il avait toujours eu pour la langue espagnole se réveilla ; il se mit à l'apprendre, et forma dès-lors le projet de traduire en français quelque ouvrage espagnol qui pût plaire à notre nation. Après avoir hésité entre quelques auteurs, il choisit Cervantes; et, trouvant sa Galathée intéressante, malgré toutes ses imperfections, il résolut d'en tirer parti. Les changemens heureux qu'il fit à ce poëme, les scènes entières qu'il y ajouta, comme le troc des houlettes, morceau charmant du premier livre; la fête champêtre, et l'histoire des tourterelles, dans le second; les adieux au chien d'Elicio, dans le troisième; le dernier chant tout entier qu'il imagina pour finir le poëme, que Cervantes n'avait point achevé; les stances naïves et délicates qu'il répandit sur tout l'ouvrage, et qu'il sut l'art d'amener toujours d'une manière heureuse, tout concourut au succès de Galathée; et le succès de Galathée décida Florian à se livrer à ce genre de com-

position, c'est-à-dire, à rajeunir le roman pastoral, tombé depuis long-temps dans un discrédit absolu.

Il publia Estelle, et obtint un succès nouveau, dont il eut seul toute la gloire. Estelle, en effet, est entièrement de son invention, et plaît autant que Galathée; il en est même qui la préfèrent à celle-ci; d'autres, au contraire, se souvenant qu'ils ont connu Galathée la première, conservent pour elle une tendre inclination, et ne mettent pas sa rivale au-dessus d'elle; mais le plus grand nombre regardent Estelle et Galathée comme deux sœurs, également aimables, et entre lesquelles il est difficile de faire un choix.

On ne peut cependant se le dissimuler, FLORIAN a travaillé Estelle avec plus de soin que son premier poëme; il en a mieux conçu l'ensemble; il en a disposé toutes les parties avec plus d'art: les stances pastorales et les romances y font encore un meilleur effet; il n'est aucune de ces romances qui n'ait été mise en musique, et qui n'ait eu la plus grande vogue.

Il était naturel que le succès de Galathée et d'Estelle portât FLORIAN à réfléchir sur le genre pastoral. Il fit un essai sur la pasto-

rale, pour prouver que tous les ouvrages dont les héros sont des bergers, inspirent l'ennui, et donnent envie de dormir quand ils sont resserrés dans un cadre aussi étroit que celui d'une églogue ou d'une idylle. Sans intérêt, dit-il, aucun ouvrage d'agrément ne peut avoir un succès durable : or, est-il facile de mettre de l'intérêt dans une scène entre deux ou trois interlocuteurs, qui parlent tous de la même chose, dont les idées roulent sur le même fond, qui viennent et s'en vont sans motif : l'églogue n'est que cela. Un recueil d'églogues est à peu près comme un recueil de premières scènes de comédie. Florian concluait de là, qu'il valait mieux fondre l'églogue dans un drame pastoral, à la manière de *Guarini*, auteur de *Pastor fido*, et mieux encore dans un roman, à la manière de *Sanazar*, auteur de l'*Arcadie*, et de *Durfé*, auteur de l'*Astrée*. Il y aurait bien des choses à dire sur cette manière d'envisager la pastorale, mais une dissertation serait ici déplacée : il suffira d'observer que si, à l'époque où Florian a écrit, il lui a fallu mettre l'églogue en roman pour la faire supporter, c'est qu'il a écrit à une époque où la manie des romans s'est accrue à un point extrême; à une époque où, pour se faire lire, les

moralistes, les publicistes, les métaphysiciens, et qui l'eût cru! les historiens ont été forcés de faire eux-mêmes des romans.

Ce serait une histoire aussi curieuse que piquante, s'il était possible de la faire, que celle des petits événemens qui ont porté les auteurs à écrire leurs différens ouvrages. On y verrait bien évidemment que l'esprit n'agit jamais seul, et qu'il faut toujours que ce soit une passion ou le besoin qui le mette en jeu, et tire de lui forcément ces étincelles qui font sa gloire. Ceux qui ont été liés avec FLORIAN n'ignorent pas ce qui décida cet auteur à travailler pour le théâtre italien, de préférence à tous les autres. Il voulait plaire, et il fit *les Deux Billets*. Aussi donna-t-il au rôle d'Arlequin une sensibilité exquise, qui fit le succès de l'ouvrage; sensibilité qu'il lui fut facile ensuite de transporter dans ses autres pièces, où le même personnage agissant, devait naturellement conserver ses premières mœurs. Ce rôle d'Arlequin étant le plus original de la pièce des Deux Billets, on sent que FLORIAN dut s'y intéresser. Arlequin fut pendant long-temps son héros. Il l'a représenté dans tous les états de la vie, garçon, marié, père et fils; mais, en lui conservant un peu de la balourdise propre à ce

rôle, il l'a rendu beaucoup plus aimable qu'il ne l'était auparavant, en le rendant et plus sensible et plus moral.

Non-seulement il faisait des arlequins aimables, mais il les jouait lui-même en société, avec un talent qu'on eût applaudi au théâtre. C'était son grand amusement. Tous ceux qui l'ont vu jouer chez M. d'Argental, n'ont pu oublier avec quelle grâce, quelle finesse, quelle sensibilité il remplissait ses rôles : mais il ne pouvait jouer que sous le masque. Il était acteur médiocre à visage découvert.

Le genre du théâtre plaisait beaucoup à FLORIAN : il l'eût cultivé davantage s'il ne se fût aperçu que cela déplaisait à son protecteur. Il le suivit à la campagne, et profita de la solitude où il se trouvait pour composer ses *six Nouvelles.*

Il voulut entreprendre ensuite un ouvrage plus important, et choisit *Numa.* Il était si content d'avoir trouvé ce sujet, qu'il s'étonnait que personne ne s'en fût emparé ; quelle que soit la manière dont il l'a traité, on ne lui a pas rendu assez de justice en France. L'étranger l'a accueilli beaucoup plus favorablement Il a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe. Le personnage de Zoroastre qu'il a introduit, a paru un peu déplacé. Un de ses amis,

à qui il confiait non-seulement tout ce qu'il faisait, mais encore tout ce qu'il voulait faire, lui avait conseillé de choisir de préférence Pythagore, qui, malgré l'anachronisme, contrasterait moins avec Numa, puisqu'ils habitaient le même pays. FLORIAN convint qu'il avait raison; mais il dit qu'il ne connaissait pas assez Pythagore pour l'introduire dans son ouvrage, et qu'il préférait un philosophe dans la peinture duquel son imagination pût faire tous les frais. Il s'en repentit dans la suite.

Il est inutile de parler de ses autres ouvrages, ils sont entre les mains de tout le monde. L'habitude qu'il avait contractée du travail, était devenue en lui un véritable besoin. Il ne passait jamais un jour sans travailler, et souvent il travaillait du matin au soir. Au milieu d'un ouvrage, il s'occupait déjà de celui qu'il ferait après.

« Essayez de faire des fables », lui dit un jour M. de Penthièvre. FLORIAN suivit ce conseil; il fit des fables, passa plusieurs années avant d'en publier aucune, et ne les mit au jour que trois ou quatre ans avant sa mort. Ce recueil, le plus parfait qui ait paru depuis La Fontaine, est de tous les ouvrages de FLORIAN, celui que la postérité admirera le plus. C'est à

la tête de cet ouvrage qu'il a fait graver son portrait.

Peu d'auteurs sont entrés aussi jeunes que lui à l'académie française : il n'avait que trente-trois ans le jour même qu'il y fut nommé ; mais il ne regarda pas cette place comme un privilége de ne rien faire. Son nouveau titre, loin de diminuer, avait redoublé son amour pour le travail ; et, si une mort prématurée ne l'eût pas arrêté dans sa carrière, il avait encore dans la tête des projets de travail pour un grand nombre d'années.

Parmi ces projets, était celui d'écrire la vie des hommes illustres de l'histoire moderne, et de les comparer les uns aux autres à la manière de Plutarque. Il en avait déjà trouvé plusieurs qui pouvaient être mis en parallèle ; il attendait, disait-il, pour entreprendre ces divers ouvrages, que son imagination fût refroidie ; ce sera, ajoutait-il, l'occupation de ma vieillesse.

L'amour qu'il avait conçu pour l'Espagne et les Espagnols, n'était pas un amour exclusif. Il y avait un autre peuple qui partageait ses affections : on ne devinerait pas aisément lequel ; c'était le peuple juif : il en possédait parfaitement l'histoire et l'appliquait souvent très à

propos. Il avait toujours eu envie de faire un ouvrage juif, et il en a fait un en quatre livres, intitulé *Éliezer et Nephtali*; il est tout d'imagination, et offre le plus grand intérêt.

Le dernier ouvrage de FLORIAN est sa traduction de Don Quichotte; il y travaillait, disait-il, pour se reposer et pour prouver à Cervantes qu'il avait entièrement oublié l'aversion qu'il avait eue pour lui dans son enfance. Sur ce qu'un ami lui représentait que Don Quichotte avait été lu par tout le monde; que le ridicule qu'il attaquait n'étant plus à la mode, il exciterait peu d'intérêt; qu'il n'est presque lu même que par les enfans grands et petits, car il y en a de tout âge qui s'amusent de ses aventures extravagantes, sans comprendre le but de l'ouvrage ni en sentir la finesse, il répondit que Cervantes étant le meilleur écrivain de l'Espagne, il fallait le faire connaître; que ceux qui n'avaient lu que la traduction de Filleau de Saint-Martin, ne le connaissaient point, et qu'il espérait qu'on lirait la sienne, qui, au reste, n'est qu'une traduction très-libre. Son espérance n'a point été trompée.

La vie privée de FLORIAN, comme celle de la plupart des gens de lettres, ne présente point d'événemens d'un grand intérêt; il l'avait

écrite lui-même ; peut-être l'avait-il rendue intéressante, car il racontait avec beaucoup d'agrément et savait donner du prix aux plus légers détails : mais cette vie n'existe plus vraisemblablement, et il n'y a qu'une personne à qui il l'ait lue.

Ceux qui ne l'ont pas connu intimement ne peuvent pas se former une idée de la différence qu'il y avait entre FLORIAN en société, et FLORIAN la plume à la main. Lorsqu'il se trouvait dans une compagnie de personnes qui lui étaient connues et au milieu desquelles il était à son aise, il se livrait aux charmes de la conversation, et il n'y en avait point de plus agréable, de plus vive et de plus gaie que la sienne. Quand il était un peu excité, il aurait fait rire les plus mélancoliques ; au contraire, quand il ne connaissait pas les personnes ou qu'il n'était pas lié avec elles, il avait l'air sérieux et grave ; mais cette gravité formait toujours, pour ceux qui le connaissaient intimement, un contraste singulier avec sa gaieté naturelle.

Il fit plusieurs voyages à la Trappe avec M. de Penthièvre. La vue de ces tristes cénobites, qui ne riaient jamais, n'altérait point son humeur joviale : elle lui fit même commettre une légère imprudence dont il fut très-

fâché ensuite. Un jour, à la fin de l'office, où il avait assisté, tous les religieux, suivant l'usage, se prosternent, baisent la terre, attendant, pour se relever, que l'abbé eût donné le signal. FLORIAN, qui trouvait sans doute la méditation un peu longue, frappa sur sa stalle : un religieux, qui crut que c'était le signal de l'abbé, se retourne, vit d'où le coup était parti, et fit un léger sourire. On sort de l'église : quelle fut la surprise de FLORIAN de voir ce malheureux moine venir, par ordre de l'abbé, se jeter à ses pieds ! FLORIAN le relève, les larmes aux yeux, et pénétré de voir l'innocent demander pardon au coupable. On pourrait croire qu'avec son caractère il devait s'ennuyer dans cette solitude : point du tout ; il y travaillait, semblable en cela à Lamotte, qui y fit son opéra d'Issée ; mais Lamotte avait voulu se faire moine, et FLORIAN n'y pensa jamais.

Mais ce caractère si gai qu'il portait dans la société, il le déposait en prenant la plume. Ce n'était plus le même homme ; il ne suivait plus que l'impulsion du sentiment ; aussi un de ses amis lui disait souvent : Plaisantez tant que vous voudrez en conversation, vous avez le sel de la bonne plaisanterie, mais ne plaisantez pas en écrivant, car alors vous n'êtes plus plai-

sant. Il ne voulait pas tout à fait en convenir, mais ses ouvrages en sont la preuve.

S'il avait voulu se prêter à la société, il y aurait eu les plus brillans succès, et il aurait été accueilli de tout le monde avec transport; mais il aimait le travail et la retraite. Si je voulais, disait-il, répondre à toutes les sollicitations qu'on me fait, je n'aurais pas une heure pour travailler. Aussi n'allait-il que dans trois ou quatre maisons, et encore rarement. Le reste de son temps, il le passait chez lui, où il se trouvait mieux que partout ailleurs. Il s'était fait à l'hôtel Toulouse un petit appartement très-agréable qu'il avait arrangé suivant son goût. Sa bibliothèque était accompagnée d'une volière et peuplée d'une multitude d'oiseaux, dont le ramage égayait son travail.

C'est là qu'il a passé la plus précieuse portion de sa vie à composer ses charmans ouvrages et à pratiquer toutes les vertus sociales Cette sensibilité qu'il mettait dans ses écrits, il l'exerçait dans ses actions. Jamais les malheureux n'ont imploré en vain ses secours. Quand ses facultés n'étaient pas suffisantes, il recourait au prince, et jamais il n'employa son crédit auprès de lui que pour rendre service : il serait difficile de dire combien de gens il a obligés.

Il jouissait d'une fortune médiocre; les appointemens attachés à sa place en faisaient la plus forte partie; mais, grâce à ses ouvrages, et à l'esprit d'ordre qu'il mettait dans ses affaires, il trouvait le moyen de se livrer à son caractère bienfaisant. Lorsque son libraire lui apportait une somme d'argent, il ne manquait jamais d'en détacher une partie, qu'il portait à son ami le curé de Saint-Eustache, pour les pauvres.

On peut encore citer un trait qui achèvera de peindre son caractère. A la mort de son père, il ne trouva que des dettes; il aurait pu renoncer à la succession et abandonner aux créanciers le peu qui restait. Il se conduisit bien différemment; il se porta héritier, fit vendre ce que son père avait laissé, et paya toutes les dettes de son argent. Il ne réserva qu'une chaumière avec un petit champ, qu'il donna en toute propriété à une bonne fille qui avait servi son père quarante ans, et qui l'avait vu naître. Cette pauvre femme ne voulait pas accepter ce présent. Elle lui dit qu'elle ne tarderait pas à le lui rendre par sa mort : elle était loin de penser qu'elle lui survivrait.

Tel était Florian : cet homme aussi aimable dans sa conduite que dans ses écrits, ne traçant pas en vain le tableau du bonheur que

3.

procure la bienfaisance, partageant son temps entre l'étude et l'amitié; prompt à obliger, et tout à fait incapable de nuire; étranger à toutes les animosités; retiré à Sceaux depuis le commencement de la révolution, et ne s'occupant dans sa solitude que de projets littéraires, pouvait-il s'attendre que l'envie troublerait le repos de ses jours; l'arracherait à ses bocages, le traînerait dans une prison? Il se l'imaginait si peu, que son arrestation fut un coup de foudre pour lui. Il se troubla quand on lui dit : Vous n'êtes plus libre, et dès-lors il sentit que ce trait de l'injustice des hommes devait le conduire au tombeau.

La postérité croira difficilement que l'auteur d'*Estelle* et de *Galathée*, vivant à la campagne au milieu de ses livres, ait pu faire assez d'ombrage pour être conduit en prison.

Parmi les traits que les historiens citeront pour caractériser l'époque du régime révolutionnaire, ils n'oublieront pas l'arrestation de FLORIAN. Elle a quelque chose de si étrange, et ses suites d'ailleurs ont été si funestes, qu'on aimera peut-être à en savoir les détails. Je les trouve consignés dans un brouillon de pétition, en forme de lettre, que FLORIAN, de sa prison, écrivait à un député de sa connais-

sance. En le lisant, je n'ai pu m'empêcher de l'arroser de larmes. Ceux qui le liront après moi en verseront aussi, à moins qu'ils ne soient tout à fait insensibles. Je sais que bien des personnes blâmeront FLORIAN de n'avoir pas montré plus de fermeté, de s'être en quelque sorte laissé accabler sous le poids de l'injustice, d'avoir flagorné ses persécuteurs : mais d'abord, si la faiblesse du caractère est un défaut, elle n'est pas toujours un crime ; elle naît d'une extrême sensibilité, et n'en mérite que plus d'indulgence.

Voici le brouillon.

« Citoyen représentant, tu chéris, tu cul-
« tives les lettres, mais tu chéris davantage la
« patrie et la liberté (1) ; mais tu exiges que
« les arts, dont tu fus l'ami dès l'enfance,
« soient utiles à la cause du peuple, pour la-
« quelle tu voudrais mourir : c'est à ce seul
« titre que je t'écris.

« Méditant, depuis long-temps, de refaire
« l'histoire ancienne pour l'éducation natio-
« nale, j'en ai instruit, par un mémoire, le

(1) Le tutoiement était obligatoire pendant le régime révolutionnaire.

« comité de salut public. J'ai pris soin de « parler de moi dans un moment où l'homme « timide, qui aurait eu le moindre reproche à « se faire, ne se serait occupé que de se faire « oublier. Tranquille sur cette démarche (1), « je travaillai dans la solitude, et j'avais achevé « déjà plusieurs morceaux sur l'Égypte, quand « tout à coup un ordre du comité de salut pu- « blic m'a fait mettre en arrestation dans la « maison de Port-Libre : j'y suis depuis vingt- « deux jours, sans compter les longues nuits, « qui ne diffèrent des jours que par le manque « de lumière, sans livres, presque sans papier, « au milieu de six cents personnes, appelant « en vain pour me secourir l'imagination que « j'avais autrefois, et ne trouvant à sa place « que la douleur et l'abattement.

« J'ai pourtant voulu travailler. J'ai conçu « le plan d'un ouvrage (2) que je crois utile à

---

(1) Florian était noble, et, comme tel, soumis au décret qui exilait les ci-devant nobles à dix lieues de Paris. Pour qu'il pût rester à Sceaux, il fallait que le comité de salut public le mît en réquisition. C'est cette faveur que sollicita Florian, et qui fut la cause de sa perte.

(2) Le poëme de GUILLAUME TELL, divisé en quatre livres, ouvrage fait rapidement, mais dont le premier livre est aussi soigné que toutes les autres productions de Florian.

« la morale publique. J'ai chanté dans ma pri-
« son le héros de la liberté. Je t'envoie mon
« premier livre : je te demande de le juger.

« Si tu ne penses-pas que le poëme puisse
« fortifier dans l'âme des jeunes Français et
« l'amour de la république et le respect des
« mœurs simples, ne me réponds point.....,
« Laisse-moi mourir ici : l'altération de ma
« santé m'en fait concevoir l'espérance.

« Si ton civisme et ton goût, dépouillés de
« tout intérêt pour moi, te persuadent qu'il
« est bon que mon ouvrage soit fini, parles-en
« à tes collègues, membres du comité de salut
« public, et dis-leur :

« De quoi peut être coupable l'homme qui
« pensa être mis à la Bastille pour les premiers
« vers qu'il fit dans le *Serf du Mont Jura* ;
« écrivait avant la révolution le onzième livre
« de *Numa*, et qui, depuis la révolution,
« libre, orphelin, sans autre fortune que son
« talent, qu'il pouvait porter partout, n'a pas
« quitté un moment sa patrie, a commandé
« trois ans une garde nationale, a donné plu-
« sieurs ouvrages ; et, dans son recueil de
« fables, a imprimé celle *des Singes et du*
« *Léopard*.

« Un fabuliste, un berger, le chantre de

« Galathée et d'Estelle peut-il commettre des « crimes ? peut-il seulement en concevoir ? La « lyre de Phèdre, le chalumeau de Gessner, « trop sourds, trop faibles sans doute au mi- « lieu des trompettes guerrières, peuvent-ils « jamais nuire ou déplaire à ceux qui veulent « établir la liberté sur la base de la morale ? « La fauvette qui chantait auprès des marais de « Lerne, lorsqu'Hercule combattait l'hydre, « n'excita point la colère du héros libérateur. « Peut-être même, après la victoire, l'écouta- « t-il avec bienveillance.

« C'est à ce peu de mots que je réduis, que « je réduirai ma défense. Si l'on me croit « coupable, qu'on me juge ; mais, si je suis « innocent, que l'on me rende à la liberté, « que l'on me rende à mes ouvrages, à mes « ouvriers d'imprimerie, que j'ai fait vivre « depuis quinze ans, et que ma détention em- « pêche de poursuivre une très-grande entre- « prise ; que l'on me rende à ma vie pure, et « au désir d'être utile encore à mon pays. »

C'est ainsi que la voix de Florian, cette voix si douce et si pure, cherchait à frapper l'oreille des tyrans odieux qui asservissaient alors la France. Elle ne fut pas entendue ; et comment eût-elle pu l'être, à une époque où

le génie du crime gouvernait l'état, la faux de la mort à la main, où les cris des enfans, les pleurs des jeunes filles, les soupirs des vieillards, n'excitaient plus aucune pitié; à une époque où l'échafaud menaçait toutes les têtes, et où la personne des bourreaux était publiquement honorée?

Ce fut le neuf thermidor qui hâta l'effet des sollicitations de FLORIAN et de ses amis. Il sortit de prison quelque temps après ce jour mémorable; et il s'empressa de quitter Paris, pour aller vivre à la campagne. Son but était d'y respirer un air pur, et de s'y faire oublier. Il avait alors un fond de tristesse qui lui rendait la solitude plus chère que jamais. Soit que le sentiment de l'injustice commise envers lui l'eût affecté jusqu'à altérer sa santé, soit que le mauvais air et la mince et grossière nourriture de la prison lui eussent laissé le germe d'une maladie mortelle, il ne tarda pas à se mettre au lit, et il ne se releva plus.

FLORIAN annonçait une carrière beaucoup plus longue. Sa modération, sa sobriété faisaient espérer qu'il serait conservé long-temps aux lettres et à l'amitié. Quoique d'une taille au-dessous de la médiocre, il était fortement constitué. Il n'était pas beau de visage, mais la

sérénité, la gaieté qui y brillaient, ses grands yeux noirs, pleins de feu, qui animaient toute sa physionomie, le rendaient très-agréable. Il est mort à Sceaux, dans un petit appartement qu'il occupait à l'Orangerie. Il n'avait pas encore quarante ans.

Dans un autre temps, la mort du chantre d'Estelle, de Galathée, de Numa, de Gonzalve, eût été l'événement du jour ; tous les poëtes auraient fait des élégies sur un trépas si prématuré; toutes les sociétés littéraires auraient retenti de ses éloges, et fait éclater leurs regrets sur la perte que les lettres venaient de faire. Mais à l'époque où mourut Florian, tous les esprits étaient occupés d'intérêts politiques, tous les cœurs étaient encore meurtris par la douleur. Chacun avait des larmes personnelles à répandre. La mort de Florian, à peine mentionnée dans quelques journaux, fut oubliée dès le lendemain, avec les journaux de la veille.

Je fis alors un voyage à Sceaux, pour aller m'attendrir sur le sort d'un auteur que j'avais chéri, et dont les ouvrages m'avaient fait passer les plus doux momens. Je parcourus les allées qu'il avait coutume de fréquenter; je m'assis, les yeux mouillés de pleurs, sur les bancs voi-

sins de sa demeure, ces bancs inspirateurs sur lesquels il s'était assis tant de fois. Je côtoyai ce beau canal qu'il avait tant de fois côtoyé lui-même; et, me reposant ensuite sous des trembles d'une prodigieuse hauteur, je crayonnai, sur le gazon, cette romance que j'aurais voulu pouvoir chanter en m'accompagnant de la harpe d'Ossian :

LE TOMBEAU DE FLORIAN,

A SCEAUX.

O bois silencieux, et toi, rive fleurie,
Écoutez les accens de ma juste douleur !
Seul conduit dans ces lieux par la mélancolie,
D'Estelle et de Numa je viens pleurer l'auteur.

C'est ici qu'il vivait. Les voilà ces bocages,
Où son cœur, aussi pur que l'éclat d'un beau jour,
Goûtait un calme heureux au milieu des orages,
Où sa muse chantait l'innocence et l'amour.

Je veux, à cet ami de la simple nature,
Élever de mes mains un modeste tombeau,
Un myrte l'ornera de sa douce verdure;
A ses pieds brillera le cristal d'un ruisseau.

Florian méritait une plus longue vie.
Mais il fut malheureux ; il avait des talens,
Trop vertueux pour être à l'abri de l'envie,
Il vient de succomber à la fleur de ses ans.

Quand un nouveau Néron, dans sa rage inhumaine,
Immolait l'innocence avec impunité,
Florian gémissait; il mérita sa haine,
Et ne put échapper à la captivité.

Perdant la liberté sans perdre sa constance,
Il fixe l'avenir d'un regard assuré.
Quelquefois seulement ses yeux pleurent l'absence
Des bocages chéris dont il est séparé.

Mais le peuple se lève et le tyran expire;
La vertu voit un terme aux maux qu'elle a soufferts,
L'humanité, les lois, ont repris leur empire,
Et Florian captif a vu briser ses fers.

Il revient habiter sa solitude obscure;
Il revoit ces vergers, ce vallon, ce côteau;
Mais de ses maux passés la cruelle peinture
Empoisonne ses jours et creuse son tombeau.

Il n'est plus..... Qu'ai-je dit? en dépit de l'envie,
De l'injure des ans son nom sera vainqueur;
Et les productions de son heureux génie
Retraceront toujours les vertus de son cœur.

L.-F. Jauffret.

POÉSIES DIVERSES.

LA FAUVETTE,

A MADAME L. D. D'O.....

SUR SA CONVALESCENCE.

Une jeune fauvette, aimable autant que belle,
Nourrissait avec soin quatre jolis petits;
De son hymen c'étaient les fruits,
Elle les couvrait de son aile
Contre la froidure des nuits,
Attendait pour dormir qu'ils fussent endormis,
Rêvait d'eux, s'éveillait sans cesse
Pour les écouter respirer,
Pour les baiser, et s'assurer
Que dans le nid rien ne les blesse.
Le matin, courant le pays,
Elle allait d'une aile rapide
Chercher les grains, les vers dont elle était avide,
Non pour elle, mais pour ses fils.
Dans le chemin pourtant s'il s'offrait à sa vue
Quelque oiseau malheureux ou souffrant de la mue,
Elle le consolait, le plaignait, lui donnait
Ce qu'elle avait, et retournait
Chercher d'une vitesse extrême
Pour ses enfans des grains nouveaux,
Toujours prête à tous les travaux,
Et n'oubliant jamais personne qu'elle-même.

Un jour qu'elle apportait la béquée aux petits,
A la porte de son logis
Se présente vis-à-vis d'elle
L'autour à la serre cruelle.
La pauvre fauvette frémit;
Son bec laissa tomber la pâture nouvelle,
Et toute tremblante elle dit :
Ah ! monseigneur, je vous en prie,
Accordez-moi quelques instans,
Dans trois jours mes fils seront grands;
Alors mangez-moi, j'y consens;
Mais jusque-là j'aime la vie.
Ses quatre petits, l'entendant,
S'élancent aussitôt, tombant, courant, volant,
Et viennent à l'autour faire une autre prière :
Monsieur l'autour, monsieur l'autour,
C'est nous qu'il faut priver du jour;
Vous ferez bien meilleure chère;
Nous sommes délicats, vous aurez du plaisir :
Aussi bien nous allons mourir,
Si vous nous mangez notre mère.
Plusieurs oiseaux du bois, accourant à leurs cris,
Reconnaissent leur bonne amie,
Et tous veulent donner leur vie
Pour sauver la sienne à ce prix.
Heureusement l'autour venait de prendre
Et de croquer quatre perdrix.
Quand il n'avait pas faim, il avait le cœur tendre;
Il se laissa toucher : les oiseaux réunis
Chantèrent leur reconnaissance :
Le jour de cette délivrance
Devint la fête du pays.

Vous, qui dans ce récit ne voyez qu'une fable,
Savez-vous bien quelle est cette mère adorable,
Que j'ai tâché de peindre avec des traits si doux,
Tout le monde le sait, hors vous.

J'ajoute à son portrait que, sans art, sans adresse,
Elle a su captiver l'estime et la tendresse
Que le Français souvent sépare du respect.
Chacun de nous, à son aspect,
La montre à son épouse, à sa fille, à sa mère,
Comme l'exemple heureux des vertus qu'il révère.
Vous ne devinez point? Pour dernier trait enfin,
Dans sa dernière maladie,
Tout le monde pour elle aurait donné sa vie,
Et chaque malheureux tremblait d'être orphelin.

IMPROMPTU

A M. L'ABBÉ DELILLE,

Après avoir entendu son Episode de LA SOEUR GRISE, *dans le poëme de* L'IMAGINATION.

Un Mantouan qui du matin au soir
Lisait, louait, relisait son Virgile,
Ne pouvait pas seulement concevoir
Qu'on eût tenté d'imiter ce beau style.
Certain Français lui présente Delille.
L'Italien les comparant entre eux,
Crie aussitôt : Dieu des vers! *Ils sont deux.*

A MADAME LA D. D. W.

NÉE PRINCESSE DE PRUSSE.

Quoi ! vous daignez sourire à mes faibles travaux !
A vos brillans palais préférant des chaumières,
La fille, la sœur des héros
Se plaît aux chansons des bergères !
Que dis-je ? elle fait plus ; sur un luth enchanteur,
En vers harmonieux, doux, élégans, faciles,
Avec le cœur des champs, avec l'esprit des villes,
Elle chante un pauvre pasteur.
Ces vers charmans feront ma gloire ;
Vous avez célébré mon nom,
Il ne périra plus : du temple de Mémoire
Les clefs, depuis long-temps, sont dans votre maison.

RÉPONSE

A DES VERS DE MESDAMES DE M. ET DE G., HABITANTES DU FOREZ.

Je pensais que les noms d'Astrée,
De Diane, de Céladon,
Et les bords charmans du Lignon,
Et cette plaine consacrée
Par l'amour et par les talens,
N'existaient que dans les romans ;
Qu'il n'était plus de ces Sylvies,
L'honneur, la gloire du Forez,
Par leur esprit, par leurs attraits,
Et qui, sur ces rives fleuries,

S'en allaient chantant aux échos,
Ou les beautés de la nature,
Ou les plaisirs d'une ame pure
Comme le cristal de leurs eaux.
Non, non, ce ne sont point des fables,
Vous les remettez en crédit :
Qui peut vous voir et qui vous lit,
Trouve les romans véritables.
Rien ne manque à l'illusion ;
Adieu modestie et raison ;
Vos vers font qu'elles m'abandonnent ;
Je vais me croire Anacréon,
Puisque les Grâces me couronnent.

A M. DE LAHARPE,

SUR SA TRAGÉDIE DE PHILOCTÈTE.

Que tu m'as fait verser de pleurs !
Comme ton Philoctète est touchant et terrible !
Que j'ai souffert de ses douleurs !
Je ne sais pas le grec, mais mon ame est sensible ;
Et pour juger tes vers il suffit de mon cœur.
J'ai reconnu dans toi l'élève de Voltaire.
Souviens-toi qu'en mourant l'Hercule littéraire
T'a désigné pour successeur.
Va, laisse murmurer une foule timide
D'envieux désolés, d'ennemis impuissans ;
Prends Philoctète pour ton guide ;
Comme lui tu souffris du venin des serpens,
Et, comme lui, tu tiens les traits d'Alcide.

A MADAME ***,

SUR UN PORTRAIT DONNÉ DEUX FOIS.

Vous me l'aviez repris, mon cœur vous le pardonne;
Je sais que les amans se rendent leurs portraits;
Les amis, bien plus sûrs, les gardent à jamais :
L'amour prête, l'amitié donne.

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR J.-P. FLORIAN,

A sa réception à l'Académie Française, le 14 mai 1788.

Si l'honneur d'être admis parmi vous pénètre de reconnaissance l'écrivain qui peut vous offrir les plus beaux titres de gloire, quels sentimens ne doit pas éprouver celui qui, jeune encore, se trouve assis au milieu de ses maîtres! Les illusions de l'amour-propre seraient peut-être pardonnables dans ce jour; mais elles ne m'éblouissent point, ma sensibilité m'en garantit. Je perdrais trop de mon bonheur, en imaginant le devoir à moi-même, et mon cœur jouit mieux d'un bienfait, que ma vanité ne pourrait jouir d'un triomphe.

Non, Messieurs, mes faibles essais n'auraient pas suffi pour me concilier vos suffrages; mais ils étaient soutenus par l'intérêt dont m'honore le prince (1) que vous révérez tous; celui que

(1) S. A. S. Monseigneur le duc de Penthièvre, présent à cette séance.

soixante ans d'une vie pure et sans tache ont rendu l'objet de la vénération publique; dont le nom, tant de fois béni par le pauvre, n'a jamais été prononcé que pour rappeler une bonne action; qui, né dans le sein des grandeurs, comblé de tous les dons de la fortune, ignore s'il est d'autres jouissances que celle d'être bienfaisant; celui dont l'aimable modestie souffre dans ce moment de m'entendre révéler ses secrets, et qui aura peine à me pardonner la douce émotion que je vous cause. Il a daigné solliciter pour moi: son rang n'aurait pas captivé vos ames fières et libres; mais ses vertus avaient tout pouvoir sur vos cœurs vertueux et sensibles.

Au désir de lui complaire, en m'adoptant, s'est joint sans doute le motif de donner aux jeunes littérateurs plus d'émulation et de courage. Vous avez voulu que je pusse leur dire: Travaillez, le prix vous attend; consacrez à l'étude ce temps précieux de la jeunesse, perdu trop souvent dans de vaines erreurs. Vous y trouverez des jouissances pures, vous éviterez des repentirs amers en méditant sur la vertu, en cherchant toujours à la peindre. Votre cœur, épris pour elle, s'enflammera du désir de pratiquer vos propres leçons. Votre talent prendra

bientôt une nouvelle énergie (car le talent s'élève avec l'ame); vous deviendrez à la fois meilleurs, plus instruits, plus heureux; l'estime publique récompensera vos mœurs; et vos juges, qui compteront vos efforts et non vos années, s'empresseront de récompenser vos plaisirs.

En effet, si l'amour du travail rend heureux dans tous les âges, il est sur-tout utile dans la jeunesse. C'est lorsque les passions fougueuses luttent sans cesse contre une raison faible; lorsque le cœur, sans défense, et ouvert pour ainsi dire de toutes parts, s'offre de lui-même à toutes les séductions; que l'ame, avide d'émotions nouvelles, vole au-devant de tout ce qui peut l'affecter, c'est alors qu'il est nécessaire de donner de l'aliment à cette activité inquiète, de diriger vers un but utile cette ardeur dont on doit profiter, et d'arracher sa vie à l'ennui, après lequel marchent souvent les vices.

Vainement, dans le monde, s'occupe-t-on sans cesse d'échapper à cet ennui; la peur qu'il y inspire prouve sa présence dans ces assemblées tumultueuses, où l'on s'est cherché sans désir, où l'on se quitte sans regret. L'homme capable de penser, sent bientôt le vide qui l'environne;

il se trouve seul, sans être avec lui-même ; celui sur-tout que sa jeunesse soumet plus qu'un autre à ces vains dehors, à ces frivoles devoirs. La seule règle sur laquelle on le juge, ne peut, sans un danger extrême, déployer un moment son caractère ; s'il ose désapprouver ce qu'il blâme, sa franchise paraît de l'orgueil ; s'il attend d'être convaincu pour se rendre, son courage est opiniâtreté ; s'il garde le silence, on le dédaigne ; et, s'il parle, on l'humilie. Ah ! qu'il rentre dans l'asile où il a le droit de penser. L'étude, en le préservant du tourment de dissimuler, ou du malheur de déplaire, lui donnera cette paix du cœur, premier et seul bien de la vie ; abrégera les longues heures, charmera le moment présent par les plaisirs qu'elle procure ; embellira d'avance les jours futurs par les succès qu'elle promet, et fera revivre pour lui le passé par les fruits qu'il en recueille sans cesse.

Instruit de ces vérités, dès mon enfance, l'espérance que j'en ai conçue m'a valu plus de bonheur que la fortune n'en peut donner. Qu'il me soit permis de le dire, que le sévère censeur, prêt à me blâmer de ce que j'ose vous entretenir de moi, daigne réfléchir qu'à mon âge on n'a pu étudier l'homme que dans soi-même. Et qui oserait prétendre ici à me dire des choses

nouvelles ? Vous avez tout pensé, vous avez tout écrit; les expressions répétées de mon inutile reconnaissance ne satisferaient que mon cœur. Plutôt que de vous fatiguer de ce que je vous dois aujourd'hui, souffrez, Messieurs, que je vous rende compte de ce que je vous ai dit dans tous les temps.

Ce goût du travail, cet amour de la gloire, me furent inspirés par vos écrits; dès mon enfance, ils étaient dans mes mains. Que de charmes cette douce occupation a répandus sur mes jours! Élevé chez le digne prince, dont les bontés faisaient tout mon héritage, je contemplais de près la vertu; elle s'offrait à moi dans tous ses charmes. Vos ouvrages, en m'éclairant, m'apprenaient à la mieux sentir, à la respecter davantage : je lisais chez vous le précepte; le même jour je voyais l'exemple.

Forcé bientôt, par mon état, d'aller passer mes jeunes années dans ces villes guerrières, où l'homme sensible est si souvent seul, où les amis sont d'autant plus rares que les compagnons sont plus nombreux, où le temps se partage sans cesse entre la fatigue et l'oisiveté, combien de fois j'ai trouvé dans vos écrits le délassement et la paix dont mon esprit avait besoin! combien de plaisirs vous m'avez valu!

Qu'il était doux pour moi, au sortir d'un exercice, d'aller relire sous un arbre les Géorgiques ou les Saisons; ou bien, me transportant en idée à ce théâtre dont j'étais si loin, de verser des pleurs délicieux pour l'épouse de Lincée! Plus souvent, méditant les devoirs de l'homme, et cherchant à devenir meilleur, j'écoutais le vieillard Bélisaire, et je sentais mon ame s'élever en même temps que mon esprit s'éclairait. Je relisais ses contes charmans, où la brillante imagination embellit les préceptes de la morale, les fait pénétrer dans le cœur en flattant sans cesse le goût, et jette sur la vérité un voile riche et transparent, qui augmente ses charmes. Ainsi je vivais avec vous, Messieurs, et je ne vous connaissais point encore; vous étiez les bienfaiteurs de ma raison, et j'étais ignoré de vous.

Nourri de ces utiles lectures, je sentais déjà le besoin d'imiter ce que j'aimais, lorsqu'appelé par ma famille auprès de ce grand-homme que les siècles auront tant de peine à reproduire, je connus Voltaire; je vis ce vieillard courbé sous les lauriers et sous les années, rassasié de triomphes, et toujours prêt à rentrer dans la lice au seul cri de l'humanité; attirant dans sa retraite, des extrémités du

monde, les princes, les voyageurs, et se plaisant davantage à donner un asile aux infortunés; honoré de l'amitié, des bienfaits de plusieurs souverains, et partageant avec l'indigence les biens que la fortune étonnée avait laissé conquérir au génie.

Ce beau spectacle m'enflamma; je me livrai sans résistance au charme qui m'entraînait, sans examiner si j'avais reçu de la nature une étincelle de ce feu sacré dont vous seuls, Messieurs, conservez le dépôt. Je pris mon ardeur pour de la force, et mon attrait pour du talent; j'écrivis. Dès ce moment, toutes mes jouissances furent doublées, toutes les facultés de mon ame s'augmentèrent, toutes mes sensations devinrent plus vives, rien ne fut plus indifférent à mes yeux. L'aspect d'une campagne riante me transporta; le chant des oiseaux, le murmure de l'onde, le tranquille silence des bois, tout me parla, tout me fit éprouver des émotions qui m'étaient inconnues. L'arbre que je n'avais pas daigné regarder, m'arrêta sous son ombrage, me fit rêver délicieusement. La solitaire fontaine, que je n'avais cherchée autrefois que pour m'y désaltérer, je la cherchai pour m'y plaire, pour écouter le bruit de ses eaux. Les déserts même, les monts escarpés,

les lieux incultes et sauvages, eurent des charmes pour moi; tout s'embellit à mes regards. Chaque objet, devenu modèle, me fit méditer un nouveau tableau; je sentis enfin la nature, premier bienfait de l'amour des arts.

Animé par les encouragemens que l'indulgence accorde toujours aux premiers efforts, j'osai me présenter dans la lice où vous seuls, Messieurs, donnez la couronne. Vous me sûtes gré de mon émulation, vous sourîtes à mon ardeur, et votre bonté la récompensa bientôt. Plusieurs d'entre vous, amis, élèves, compagnons de gloire de Voltaire, voulurent s'acquitter envers moi de ce qu'ils pensaient lui devoir. Celui sur-tout que vous pleurez encore, quoique si dignement remplacé; celui qui fit tant d'honneur aux sciences, aux lettres, à l'humanité; dont le nom respecté de tous les savans de l'Europe, était encore chéri de l'indigent, d'Alembert, m'honora de son amitié. Celui que l'élite de la capitale court applaudir avec transport, lorsqu'il révèle dans le lycée les secrets de cet art sublime qui lui inspira Warwick, Philoctète et Mélanie; l'infaillible interprète du goût daigna me donner des leçons. Le chantre heureux des plaisirs champêtres, l'harmonieux traducteur de Théocrite

et de Pindare, le sage historien du roi père des lettres, et le noble guerrier qui, couronné de la main des Muses, comblé des honneurs militaires, quitte envers sa patrie et son nom, libre de jouir désormais d'un repos et d'une gloire achetés par des succès, abandonna ce repos, son pays, ses amis, ses goûts, pour aller s'associer aux dangers des Washington et des La Fayette : tous ceux pour qui Voltaire vivait encore me tendirent la main, soutinrent mes pas chancelans, et, m'entraînant malgré ma faiblesse, ils m'ont conduit à leur suite jusque dans ce sanctuaire. Ainsi, quelquefois de vaillans capitaines élèvent aux honneurs un jeune soldat, parce qu'ils l'ont vu servir enfant sous les tentes de leur général.

Quels devoirs vous m'avez imposés, Messieurs ! quelles obligations je contracte ! Ce n'est point ma vaine reconnaissance qui peut justifier votre adoption ; ce n'est point cet amour du beau que j'ai puisé dans vos ouvrages; ni ce stérile désir d'approcher de ce que j'admire. Il faut d'autres titres, sans doute, pour oser s'asseoir sans effroi à cette place que tant de grands-hommes ont occupé ; pour oser porter mes regards sur ces murs sacrés où les ombres illustres de l'immortel Richelieu, du

vertueux Séguier, du plus magnanime de nos rois, toujours attentives, jugèrent sévèrement chacun de vos choix. Que dis-je ? ai-je besoin de porter si loin ma vue ? Cette place vide, ce triste deuil qui doit si long-temps obscurcir vos fêtes, votre douleur muette et profonde, tout me dit assez que vos pertes sont irréparables. Il vient de vous être ravi, ce génie vaste et profond qui, embrassant l'immensité de la nature, trouva dans son imagination autant de trésors que dans son modèle, se lança d'un vol rapide par-delà des bornes de notre univers; et, non content d'avoir pénétré tous les secrets du présent, voulut encore arracher le voile qui couvre le présent et le passé; à qui toutes les nations éclairées venoient soumettre leurs doutes, et apporter en tribut leurs découvertes nouvelles, comme au seul homme qui pût interpréter l'immortel écrivain dont la vie peut être comptée au nombre des époques de la nature.

Votre présence, Messieurs, peut seule adoucir nos regrets. Redoutable pour moi seul, elle est rassurante pour la nation. Comme Français, je m'énorgueillis en regardant ceux qui nous restent; comme votre confrère, je tremble en contemplant ceux qui m'adoptent. Là, c'est le

rival de Schakespear ; ici, l'émule de Tacite; ici, l'éloquent défenseur de l'humanité souffrante, à qui les sciences doivent des lumières, à qui le pauvre devra des asiles ; là, ce confident de la nature, qui sut nous tracer de la même main les amours naïfs de la jeune Rose, et l'adorable caractère du Philosophe sans le savoir ; à qui son ame seule apprit l'art d'émouvoir les cœurs, et qui possède ce talent si sûr, comme son Philosophe possède ses vertus sans effort et sans vanité. Partout je vois des titres de gloire, et chacun de vous me fait mesurer avec effroi l'intervalle qui me sépare de lui.

Mais c'est au milieu de ces frayeurs même que j'éprouve de nouveaux bienfaits de mon amour pour le travail. Oui, je redoublerai d'efforts ; oui, je prends ici l'engagement de consacrer ma vie entière à mériter ce beau jour, de tout employer, de tout tenter pour me rendre digne du titre dont vous m'avez honoré. En sortant de ce triomphe, je rentre dans la carrière, et, la couronne sur le front, je vais combattre avec plus d'ardeur que s'il fallait encore l'obtenir.

Guidé par vous, Messieurs, je le trouverai peut-être, ce naturel aimable ; cette simplicité touchante, cette délicatesse de sentimens que

j'ai toujours, non pas cherché, mais désiré de rencontrer. Vous remplacez le maître qui devait m'apprendre ces heureux secrets, celui qui daigna sourire aux faibles sons de ma flûte pastorale, et diriger mes premiers pas dans la carrière qu'il avait parcourue avec tant de gloire. Par quelle fatalité m'a-t-il fallu déplorer sa perte, au moment même où votre bienfait répandait la joie dans mon ame ? Le bonheur n'est jamais sans mélange : j'ai perdu Gessner quand vous m'adoptiez. Les félicitations de mes amis ont été troublées par les plaintes dont retentissent les monts helvétiques, par les regrets de tous les cœurs sensibles, qui redemandent Gessner à ces plaines, à ces vallons qu'il a dépeints tant de fois; à ce printemps qui renaît sans lui, et qu'il ne chantera plus. Ah! quoiqu'il ne fût pas Français, quoiqu'il ne tînt à cette académie que par ses talens et ses vertus, qu'il me soit permis, au milieu de vous, de lui offrir mon tribut de respect, d'admiration. Que mes nouveaux bienfaiteurs me pardonnent la reconnaissance, et me laissent jeter de loin quelques fleurs sur le tombeau de mon ami; sur ce tombeau où la piété filiale, la tendresse paternelle, la discrète amitié, l'amour pur et timide, pleurent ensemble leur poëte, le

chantre d'Abel, de Daphnis, le peintre aimable des mœurs antiques. Celui dont les Idyles touchantes laissent toujours au fond de l'ame ou une tendre mélancolie, ou le désir de faire une bonne action, ne peut être étranger pour vous : en quelques lieux que le hasard les ait placés, tous les grands talens, tous les cœurs vertueux sont frères ; ils ressemblent à ces fleurs brillantes qui, dispersées dans tout l'univers, ne forment pourtant qu'une seule famille.

GUILLAUME TELL,

OU

LA SUISSE LIBRE.

LIVRE PREMIER.

Amis de la liberté, cœurs magnanimes, ames tendres, vous qui savez mourir pour votre indépendance, et qui ne voulez vivre que pour vos frères, prêtez l'oreille à mes accens. Venez entendre comment un seul homme, né dans un pays sauvage, au milieu d'un peuple courbé sous la verge d'un oppresseur, parvint par son courage à relever ce peuple abattu, à lui donner un nouvel être, à l'instruire enfin de ses droits; droits sacrés, inaliénables, que la nature avait révélés, mais dont l'ignorance et le despotisme firent si long-temps un secret. Cet homme, fils de la nature, proclama les lois de sa mère, s'arma pour les soutenir, réveilla ses compatriotes endormis sous le poids des fers, mit dans leurs mains le soc des charrues changé par lui en glaive des héros, vain-

quit, dispersa les cohortes que lui opposaient les tyrans, et dans un siècle barbare, dans des rochers presque inhabitables, sut fonder une retraite à ces deux filles du ciel, consolatrices de la terre, à la raison, à la vertu.

Je ne t'invoque point aujourd'hui, ô divine poésie, toi que j'adorai dès l'enfance, toi dont les mensonges brillans firent ma félicité. Garde tes pinceaux enchanteurs pour les héros dont les images ont besoin d'être embellies. Tes ornemens dépareraient celui que je veux célébrer, tes guirlandes ne conviendraient point à son front sévère; son regard serein, mais terrible, s'adoucirait trop devant toi. Crains de toucher à sa pompe agreste; laisse-lui son habit de bure, laisse-lui son arc de cormier; qu'il marche seul à travers les rocs, sur le bord des torrens bleuâtres. Suis-le de loin en le regrettant, et jette d'une main timide, dans les sentiers qu'il a parcourus, les fleurs sauvages de l'églantier.

Au milieu de l'antique Helvétie, dans ce pays si renommé par la valeur de ses habitans, trois cantons, dont l'enceinte étroite est fermée de toutes parts de rochers inaccessibles, avaient conservé ces mœurs simples que le

créateur du monde donna d'abord à tous les humains pour les défendre contre le vice. Le travail, la frugalité, la bonne foi, la pudeur, toutes les vertus poursuivies par les conquérans, les rois de la terre, vinrent se cacher derrière ces montagnes. Elles y furent long-temps inconnues, et ne se plaignirent point de leur heureuse obscurité. La liberté vint à son tour s'asseoir sur le haut de ces rochers, et, depuis ce jour fortuné, le vrai sage, le vrai héros ne prononce qu'avec respect les noms d'Uri, de Schwitz, d'Underwald.

Les habitans de ces trois contrées, sans cesse occupés des travaux champêtres, échappèrent pendant plusieurs siècles aux crimes, aux malheurs produits par l'ambition, par les querelles, par le coupable délire de ces nombreux chefs de barbares, qui, sur les ruines de l'empire romain, fondèrent une foule d'états, usurpèrent les droits des hommes, gouvernèrent par un code horrible, rédigé par l'ignorance en faveur de la tyrannie et de la superstition. Oubliés, méprisés peut-être par ces dévastateurs du monde, les laboureurs, les pâtres d'Uri, faiblement soumis aux nouveaux Césars, portèrent du moins encore le nom consolant de libres. Ils gardèrent leurs an-

ciennes lois, leurs austères mœurs. Tranquilles, maîtres souverains dans leurs paisibles chaumières, les pères de famille vieillissaient en paix, environnés d'amour, de respect. Leurs enfans, ignorans du mal, craignant Dieu, redoutant leur père, ne connaissaient d'autre bonheur, d'autre désir, d'autre espérance que de ressembler à l'homme de bien dont ils avaient reçu le jour; lui obéir et l'imiter formaient le cercle de leur vie. Ce peuple simple et vertueux, presqu'ignoré de l'univers, resté seul avec la nature, protégé par sa pauvreté, continuait d'être bon, et pourtant n'était point puni.

Non loin d'Altorf, leur capitale, sur le rivage du lac qui donne à la ville son nom, s'élève une haute montagne, d'où le voyageur, fatigué d'une longue et pénible marche, découvre une foule de vallées, ceintes inégalement par des monts et par des rochers. Des ruisseaux, des torrens rapides, tantôt tombant en cascades et bondissant à travers les rocs, tantôt serpentant dans un lit de mousse, descendent ou se précipitent, arrivent dans les vallons, se mêlent, confondent leurs eaux, arrosent de longues prairies couvertes de troupeaux immenses, et vont se jeter dans des lacs limpides où les taureaux viennent se laver.

Sur la cime de cette montagne était une pauvre chaumière, environnée d'un modique champ, d'un plant de vignes, d'un verger. Un laboureur, un héros, qui s'ignorait encore lui-même, qui ne connaissait de son cœur que son amour pour son pays, Guillaume Tell, à peine à vingt ans, reçut de son père cet héritage. Mon fils, lui dit le vieillard mourant, j'ai travaillé, j'ai vécu. Soixante hivers se sont écoulés dans cet asile paisible sans que le vice ait osé franchir le seuil de ma porte, sans qu'une seule de mes nuits ait été troublée par les remords. Travaille comme moi, mon fils, comme moi choisis une femme sage, de qui l'amour, la confiance, la douce et patiente amitié double tes plaisirs innocens, prenne la moitié de tes peines. Marie-toi, ô mon cher Guillaume; l'homme vertueux sans épouse n'est vertueux qu'à demi. Adieu, modère ta douleur. La mort est facile pour l'homme de bien. Quand je t'envoyais porter à nos frères les fruits, le pain dont ils manquaient, n'avais-tu pas du plaisir à venir me rendre compte des bonnes actions dont je t'avais chargé? Hé bien, mon ami, je vais rendre compte à mon père des bonnes actions dont il me chargea si long-temps. Il me recevra, mon fils, comme je te

recevais. Je t'attendrai près de lui. Sois bien aux lieux où je te laisse, sois-y bien tant que tu seras libre; mais si jamais un tyran osait porter la moindre atteinte à notre antique liberté, Guillaume, meurs pour ton pays, tu verras que la mort est douce.

Ces paroles restèrent gravées dans l'ame sensible de Tell. Après avoir rendu les derniers devoirs au vénérable vieillard, après avoir creusé sa tombe au pied d'un sapin, près de sa maison, il se fit serment à lui-même, et jamais il ne viola ce serment, de se rendre seul chaque soir sur cette tombe sacrée, de se rappeler toutes ses actions, toutes ses pensées du jour, et de demander à son père s'il était content de son fils.

O combien il dut de *vertus* à cette obligation pieuse! Combien la crainte de rougir, en interrogeant l'ombre paternelle, accoutuma son ame de feu à vaincre, à dompter ses passions! Maître de ses plus vifs désirs, faisant tourner jusqu'à leur violence au profit de la sagesse, Tell, héritier des biens de son père, s'imposa des travaux plus forts, obtint de la terre une moisson double, que les pauvres venaient partager. Levé dès l'aube matinale, soutenant d'un bras vigoureux l'extrémité d'une charrue, que

deux taureaux traînaient avec peine, il enfonçait son fer luisant dans un sol semé de cailloux, hâtait ces animaux tardifs de l'aiguillon qu'il tenait à la main, et le front ruisselant de sueur, ne se reposait, à la fin du jour, que pour plaindre les infortunés qui n'avaient point de charrue. Cette idée l'accompagnait en ramenant ses taureaux, elle ne le quittait point durant son sommeil; et, le lendemain, dès l'aurore, Tell s'en allait labourer le champ de ses indigens amis; il l'ensemençait pendant leur absence, il se cachait d'eux, non pour leur ôter le plaisir d'être reconnaissans, mais pour s'épargner à lui-même la pudeur de la bienfaisance exercée envers ses égaux. C'étaient là ses soins, ses délassemens : travailler et faire du bien l'occupait et le reposait.

La nature, en douant Guillaume d'une ame si pure et si belle, avait voulu lui donner encore l'adresse, la force du corps. Il surpassait de toute la tête les plus grands de ses compagnons; il gravissait les rocs escarpés, franchissait les larges torrens, s'élançait sur les cimes glacées, prenaient les chamois à la course. Ses bras pliaient, rompaient le chêne à peine entamé par la hache; ses épaules le portaient entier avec son immense branchage. Les jours

de fêtes, au milieu des jeux que célébraient les jeunes archers, Tell, qui n'avait point d'égal dans l'art de lancer les flèches, se voyait forcé de rester oisif, afin que les prix fussent disputés. On le plaçait, malgré son âge, parmi les vieillards assis pour juger. Là, frémissant de cet honneur, immobile, respirant à peine, il suivait les flèches rapides, applaudissait avec transport l'archer dont les coups approchaient du but, et ses bras élevés sans cesse, semblaient attendre pour l'embrasser, un rival digne de lui. Mais quand les carquois étaient épuisés sans qu'on eût atteint la colombe, lorsque l'oiseau, fatigué de se débattre inutilement, se reposait sur le haut du mât, et regardait d'un œil tranquille ses impuissans ennemis, Guillaume seul se levait, Guillaume prenait son grand arc, ramassait à terre trois flèches : la première, frappant le mât, faisait revoler la colombe, la seconde coupait le cordon qui retenait son pénible vol, la troisième allait la chercher jusqu'au milieu de la nue, et la rapportait palpitante aux pieds des juges étonnés.

Sans s'énorgueillir de tant d'avantages, préférant aux plus éclatans succès la plus obscure des bonnes actions, Tell se reprochait sa lenteur à obéir aux ordres de son père. Tell voulut

devenir époux, et la jeune Edmée attira ses vœux. Edmée était la plus chaste, la plus belle des filles d'Uri. L'air qui vient avant la lumière agiter les feuilles des arbrisseaux, la source qui filtre du roc, et dont chaque goutte brillante réfléchit les premiers rayons, étaient moins purs que le cœur d'Edmée. La paix, la douceur, la raison, l'avaient choisie pour leur sanctuaire. La vertu, qu'elle possédait sans en connaître même le nom, était pour elle l'existence. Son ame n'aurait pas compris que l'on pût cesser d'être sage autrement qu'en cessant de vivre.

Orpheline et sans fortune, élevée depuis son enfance chez un vieillard, dernier parent de son indigente famille, Edmée gardait les troupeaux de ce vieillard vertueux. Avant que l'aurore vînt éclairer la cime des sombres sapins, Edmée était sur les montagnes, environnée de ses brebis, et faisant tourner le fuseau qui filait l'habit de son bienfaiteur. Elle revenait, avec l'ombre, ranger, disposer la maison, préparer le repas du soir et celui du lendemain, épargner au faible vieillard le souci de rien désirer tandis qu'elle serait absente. Elle se livrait ensuite au sommeil, satisfaite de sa journée, heureuse d'avoir acquitté la douce dette de la recon-

naissance, et sûre que le lendemain lui donnerait le même plaisir.

Tell la connut, il l'aima. Tell n'employa point auprès d'elle ces soins attentifs, cette complaisance, cet art, inconnu de son cœur, qui profane souvent l'amour en le mêlant à la finesse, qui sait presser ou retarder l'aveu d'un tendre sentiment. Étranger à cette étude, ignorant que le don de plaire pût être distinct du plaisir d'aimer, Tell ne chercha point l'occasion de voir plus souvent Edmée, il ne la suivit point aux montagnes, il ne l'attendit pas le soir lorsqu'elle ramenait son troupeau. Guillaume, au contraire, pendant son absence, allait visiter son vieux bienfaiteur. Là, dans de longs entretiens, où présidaient la franchise, l'épanchement, la vérité, Guillaume écoutait le vieillard, qui se plaisait à parler d'Edmée, rapportait ses moindres actions, répétait toutes ses paroles, rendait compte, les larmes aux yeux, de la patience, de la douceur, de l'inépuisable bonté, qui lui rendaient chaque jour cette orpheline plus chère. Ces louanges, qui retentissaient au fond de l'ame de Tell, augmentaient plus son amour que la vue de son amante. Elle arrivait pendant ces récits; et Tell lisait sur son front, dans ses regards, dans

son air modeste, tout ce qu'il venait d'entendre. Il osait à peine, en tremblant, lui adresser quelques paroles, la quittait bientôt en baissant les yeux, la saluait avec respect, et se retirait à pas lents dans son asile solitaire, pour s'occuper d'elle mieux qu'en sa présence.

Enfin, après six mois passés, Guillaume, sûr que son amour était une vertu de plus, résolut de le découvrir à celle qui l'avait fait naître. Seul devant elle, il n'eût osé ; mais, plus hardi devant tout le peuple, un jour de fête, au sortir du temple, il attendit la jeune Edmée. Edmée, lui dit-il, je t'aime, je t'honore encore plus ; j'étois bon, tu m'as fait sensible ; si tu crois être heureuse avec moi, reçois mon cœur et ma main ; viens habiter dans ma maison, viens sur la tombe de mon père m'enseigner les vertus qu'il m'aurait apprises. Edmée baissa les yeux, rougit pour la première fois. Bientôt, rassurée et tranquille, certaine que ce qu'elle pensait pouvait et devait être dit : Guillaume, répondit-elle, je te rends grâce de m'avoir choisie ; satisfaite jusqu'à ce jour de ma paisible félicité, je sens qu'elle doit s'augmenter par le droit si doux de te dire que c'est toi que j'aurais choisi. A ces mots, elle lui

tend la main, que le jeune Tell presse dans la sienne; ils se regardent, et sans se parler, tous leurs sermens furent prononcés.

Cet hymen fixa le bonheur dans la chaumière de Tell. Le travail eut pour lui plus de charmes, parce qu'Edmée en recueillait le fruit; le bien qu'il faisait lui sembla plus doux, parce qu'Edmée en était instruite. Toujours ensemble, ou ne se quittant que pour se retrouver bientôt, ils tempéraient par leur caractère ami de la paix, de la réflexion, cette dangereuse ivresse de l'amour satisfait sans cesse; ils modéraient ses transports par les plaisirs plus durables de l'amitié, de la confiance; par ce respect mutuel, cette crainte tendre et modeste de ne devenir jamais assez dignes l'un de l'autre, cette certitude de rendre leurs ames plus vertueuses, plus belles, en échangeant toutes leurs pensées, en confondant tous leurs sentimens.

Un fils vint bientôt serrer leurs liens, et ces noms si chers de père et de mère furent une source nouvelle de délices encore inconnues. Le jeune, le charmant Gemmi fut confié d'abord à Edmée; elle voulut être seule chargée des soins de sa première enfance; mais aussitôt qu'il eut atteint sa sixième année, Guillaume

ne le quitta plus. Il le conduisait avec lui dans les champs, dans les pâturages, lui montrait la terre couverte d'épis, les montagnes, les eaux, les forêts, et, ramenant ses yeux vers le ciel, il lui faisait prononcer avec crainte le nom sublime de Dieu; il lui disait que ce Dieu, juge et témoin de toutes nos pensées, ne demandait à l'homme que d'être bon pour le rendre à jamais heureux. Chaque matin et chaque soir, il lui répétait ce précepte, lui expliquait par son exemple ce que c'est que d'être bon; mais sans égard pour la faiblesse, pour l'âge du timide enfant, il le conduisait dans les neiges, le faisait gravir sur les glaces, exerçait ses jeunes mains à soulever le joug des taureaux, à caresser sans effroi ces animaux redoutables, à les lier à la charrue et la conduire avec lui.

Ce même enfant, grave, réfléchi, lorsqu'il travaille ou qu'il s'entretient avec Guillaume, n'est plus qu'un fils doux et timide, dès qu'en rentrant à la maison il court se jeter dans les bras de sa mère. Tendre, attentif, caressant, il cherche dans les yeux d'Edmée le moindre désir qu'elle va former. Il le presse, le pénètre; Edmée ne l'a pas exprimé, il est accompli par Gemmi. O combien cet enfant si

cher rendait heureuse sa bonne mère ! Combien de fois, en l'absence de Tell, dont le visage sévère désapprouvait tout excès d'un sentiment même légitime, Edmée, pressant sur son cœur le jeune, l'aimable Gemmi, lui répétait, avec le délire, l'ivresse de l'amour maternel : Mon fils, mon unique fils, c'est dans tes jours que j'ai mis ma vie, c'est dans ton ame que mon ame existe. Sache-le bien, mon cher fils, sois-en sûr, et, devant ton père, feins de l'ignorer.

Tell joignait à tant de biens, le bien le plus nécessaire dans le bonheur et dans le malheur, Tell possédait un ami. Cet ami, presque de son âge, habitait parmi les rochers qui séparent Uri d'Underwal. La ressemblance de leurs cœurs, et non de leurs caractères, les avait unis dès l'enfance. Melctal, aussi pur, aussi brave, aussi généreux que Tell, aimait autant que lui la vertu, la liberté, la patrie; mais son amour, moins réfléchi, moins concentré dans un foyer brûlant, était capable de grandes actions, sans l'être de longues souffrances. Melctal, vif, bouillant, emporté, ne pouvant cacher un seul sentiment, exhalait dans ses paroles, épuisait dans un premier transport la passion ardente qui l'enflammait. Tell la ré-

primait au contraire, la nourrissait, l'augmentait, ne permettait pas à sa bouche, aux moindres traits de son visage, de l'exprimer, de la découvrir. Tous deux abhorraient l'injustice; mais l'un se bornait à tonner contre elle, à donner sa vie pour la punir; l'autre la suivait en silence, afin de la réparer. L'un, semblable au torrent fougueux qui renverse les premiers obstacles, ne savait rien ménager dans son impétueux élan; l'autre, commandant toujours à son indignation profonde, amassait avec patience ses ressentimens contre les pervers, semblable aux neiges de plusieurs hivers, accumulées sur les montagnes, et qui descendent toutes à la fois lorsque le soleil vient les détacher.

Melctal et Guillaume traversaient souvent le court espace qui les séparait pour réunir leurs familles, pour passer ensemble les jours de repos. Ces jours, attendus par les deux amis, se partageaient entre eux également. Tantôt c'étaient la bonne Edmée, avec son époux et son fils, qui se mettaient en chemin, et s'en allaient porter à Melctal des fruits, du lait, des prémices de leur vigne ou de leur verger. Tantôt Melctal arrivait, donnant le bras à son vieux père, et conduisant par la main sa fille,

unique gage qui lui fût resté d'une épouse qu'il pleurait encore. Tell les attendait à sa porte. Un siége était déjà tout prêt pour y faire asseoir le vieillard; une coupe pleine de vin était pour lui dans les mains d'Edmée; et Gemmi, dont les yeux inquiets regardaient toujours le chemin, tenait un bouquet de fleurs qu'il devait offrir à l'aimable Claire.

Oh ! qu'ils étaient purs et touchans les plaisirs qu'ils goûtaient ensemble ! que de délices ils trouvaient autour de la table rustique où leur frugal repas se prolongeait ! Dès qu'il était achevé; le vieux Melctal, malgré le poids de ses quatre-vingts années, sans autre appui que son bâton, allait gagner le sommet le plus élevé de la montagne, y prenait place au milieu de ses amis, de ses enfans, découvrait son front vénérable pour recevoir sur ses cheveux blancs la douce chaleur du soleil; et lorsque ses yeux satisfaits s'étaient rassasiés quelques instans du spectacle de la nature, de ce spectacle qui l'enchantait, le transportait aussi vivement que dans ses beaux jours, il commençait à parler de ses premières années, de ses peines, de ses plaisirs, des chagrins attachés à la vie, des consolations qu'on trouve toujours dans sa conscience et dans sa vertu.

Tell, Melctal, Edmée, écoutaient avec un respect attentif : Claire et Gemmi, assis tous deux entre les genoux du vieillard, se regardaient par intervalles, quelquefois se pressaient la main. Un seul coup-d'œil de Guillaume faisait monter sur leur front une naïve rougeur, et le vieillard, qui s'en apercevait, les excusait auprès de Guillaume.

Claire et Gemmi grandissaient tous deux, et leurs innocentes amours suivaient les progrès de leur âge. Déjà les jours heureux qu'ils passaient ensemble revenaient trop tard au gré de leurs vœux. Gemmi, pendant les longues semaines qui s'écoulaient sans qu'il vît son amie, cherchait, inventait des prétextes pour s'échapper de sa maison, pour voler à celle de Claire. Tantôt il venait dire à Melctal qu'un ours avait paru dans la montagne, que les troupeaux étaient menacés; aussitôt il venait lui apprendre que, dans la précédente nuit, le vent du nord avait fané les jeunes bourgeons de la vigne. Melctal l'écoutait avec un sourire, le remerciait de ses soins, de son attentive amitié. Claire s'empressait de lui présenter un vase rempli d'un lait écumant. Gemmi, en saisissant le vase, touchait de ses mains les deux mains de Claire, qui demeuraient jointes aux

siennes jusqu'à ce qu'il ne restât plus de la bienfaisante liqueur. Gemmi la buvait lentement; ses yeux ne se détachaient point des yeux de celle qu'il aimait; et, satisfait de ce regard, content de sa course et de sa journée, il revenait chez son père en s'occupant d'une occasion nouvelle de refaire le même chemin.

Ainsi vivaient ces deux familles; ainsi vivait un peuple de frères, dont les vieillards, les enfans, les mères et les époux ne connaissaient d'autre richesse, d'autre bonheur, d'autre plaisir que le travail, l'innocence, l'amour et l'égalité. Tout à coup la mort de Rodolphe vint leur arracher tous ces biens. Rodolphe, élevé par la fortune sur le trône des Césars, avait toujours respecté la liberté de la Suisse. Son successeur, le superbe Albert, énorgueilli de ses vains titres, de ses héritages immenses, de la réunion de toutes les forces et de l'Empire et de l'Autriche, s'indigna que, dans ses états, quelques pâtres, quelques laboureurs, fussent exempts du nom de sujets. Il acheta, il crut payer la propriété d'un peuple. Il pensa que de vils trésors le rendaient souverain des hommes. Un gouverneur fut nommé par lui pour aller opprimer les cantons; et ce gouverneur fut

Gesler, le plus barbare, le plus lâche des courtisans du jeune empereur.

Gesler, suivi d'esclaves armés, dont il faisait à son choix des bourreaux, vint s'établir dans Altorff. Ardent, impétueux, inquiet, dévoré d'une activité que le mal seul pouvait satisfaire, Gesler se tourmenta lui-même pour se perfectionner dans l'art de tourmenter les humains. Frémissant au nom de la liberté, comme le loup poursuivi des chasseurs, frémit au sifflement des flèches, il se promit, il se jura d'anéantir jusqu'à ce nom. Tout fut permis par Gesler à ses infâmes satellites; il leur donna lui-même l'exemple de la rapine, du meurtre, des attentats contre la pudeur. Le peuple se plaignit en vain, ses plaintes furent punies. La vertu timide alla se cacher dans l'intérieur des chaumières. La jeune vierge trembla derrière sa mère effrayée. Le laboureur maudit la terre qui lui payait ses sueurs par une moisson abondante, qu'il n'espérait plus de recueillir. Les vieillards, heureux de leur âge, qui leur présentait la mort comme une libératrice, se joignirent aux vœux de leurs fils pour les voir mourir avec eux; partout enfin, dans les trois contrées, le voile épais du malheur fut

étendu comme un crêpe funèbre, par la main du cruel Gesler.

Dès l'arrivée de Gesler, Tell avait pressenti les maux dont sa patrie allait être accablée. Sans le dire même à Melctal, sans allarmer sa famille, sa grande ame se prépara, non à souffrir, mais à délivrer son pays. Les crimes se multiplièrent; les trois cantons frappés d'épouvante, tremblèrent aux pieds de Gesler; Guillaume ne trembla pas, Guillaume ne fut point surpris. Il vit les forfaits d'un tyran comme il voyait sur l'aride roc la ronce se couvrir d'épines. Bientôt l'impétueux Melctal exhala près de lui sa fureur; Guillaume l'écoutait sans répondre. Ses yeux ne versaient point de larmes; son front, son visage, impassibles, ne décelaient point ses projets. Pénétré d'estime pour son ami, certain de lui, mais se défiant de sa fougue, il lui cachait sa douleur pour ne pas irriter la sienne, il lui dérobait son secret jusqu'au moment de l'exécution. Sa prévoyance lui montrait ce moment encore éloigné. Tranquille, sombre, farouche, il passait les longues journées sans embrasser son enfant, sans tourner les yeux vers sa femme; avant l'heure accoutumée, il se levait, attelait ses taureaux,

les conduisait dans son champ, qu'il labourait d'une main distraite; son aiguillon échappait de sa main : il s'arrêtait tout à coup au milieu d'un sillon mal tracé; sa tête tombait sur sa poitrine; ses regards se fixaient sur la terre; immobile, morne, respirant à peine, il mesurait, il calculait la puissance du tyran, les moyens de la détruire; mettait dans la balance de sa raison, d'un côté le cruel Gesler entouré de ses satellites, armé d'un pouvoir sans bornes, appuyé par toutes les forces de l'Empire; et de l'autre, un laboureur avec la pensée de la liberté.

Un soir que Guillaume et sa femme, assis tous deux devant leur chaumière, regardaient, à quelque distance, le jeune Gemmi essayant ses forces contre le belier chef de leur troupeau, la vue de cet enfant s'abandonnant à sa joie naïve, l'idée des malheurs affreux que l'esclavage lui préparait, firent tomber le sensible Tell dans une profonde rêverie, et, pour la première fois de sa vie, ses yeux laissèrent échapper des larmes. Edmée le considérait; elle hésita long-temps à lui parler; cédant enfin au plus vif désir de l'amour, au besoin de partager les peines de l'objet aimé, elle s'approche, saisit sa main, et le regardant fixement : Ami,

dit-elle, que t'ai-je fait pour mériter ce cruel abandon ? Que t'ai-je fait pour avoir perdu cette confiance dont j'étais si fière ? Tu souffres des maux que ta femme ignore; tu veux donc qu'ils soient pour elle plus douloureux que pour toi ? Depuis quinze ans ne sais-tu pas que ma pensée attend la tienne, que je n'ose croire au bonheur, le goûter, le ressentir, qu'après la douce certitude que ce bonheur vient de mon époux ? Hélas ! je m'examine en vain, mon cœur est toujours le même; pourquoi le tien ne l'est-il plus ? Rien n'a changé dans notre asile, mon époux serait-il changé ? Regarde notre chaumière, c'était-là que nous nous aimions; regarde ce champ labouré par toi, dont la récolte nous assure de quoi vivre, de quoi donner, pendant le cours de cette année. Regarde la lune brillante se lever derrière ces monts pour nous annoncer un jour aussi beau que celui qui va finir. Contemple enfin notre fils, dont la joie, les ris innocens, semblent provoquer nos ris, et nous commander d'être heureux autant qu'il est heureux lui-même. Que te faut-il ? ô Guillaume ! parle, mon ame impatiente souhaite déjà ce que tu désires.

Edmée, lui répond Tell, ne prononce point

le nom de bonheur; tu rendrais plus affreux le poids qui m'oppresse à toutes les heures. Que je te plains, infortunée, si tu peux croire à la félicité, si tu comptes pour quelque chose cet humiliant repos dont notre obscurité nous fait jouir, lorsque la Suisse est asservie, lorsque le barbare Gesler, cet émissaire insolent d'un despote plus superbe encore, nous commande, frappe nos fronts avec une verge de fer ! Tu me montres cette moisson que mes travaux ont fait naître; Gesler d'un mot peut me la ravir. Tu me montres cette chaumière, où mes pères depuis trois cents ans ont pratiqué la vertu; Gesler peut m'en arracher; et cet enfant que j'adore, cette portion de toi-même, qui, en s'emparant de tout mon amour, le redouble cependant pour toi, cet enfant dépend de Gesler. Ma terre, ma femme, mon fils, jusqu'au tombeau de mon père; rien n'est à moi, tout est au tyran. L'air que nous respirons à son insu est un vol fait à sa puissance. O comble de l'ignominie ! un peuple entier, une nation est soumise aux caprices d'un homme...... qu'ai-je dit ? d'un homme..... ô mon Dieu ! pardonne-moi d'avoir profané le nom de ton plus bel ouvrage. L'humanité ne peut avoir rien de commun avec les tyrans. Elle doit être leur

victime jusqu'au moment où, reprenant ses droits, elle venge dans un seul jour les outrages de mille siècles. Ce désir, cet espoir m'animent. Toute mon ame ne peut suffire à la grandeur de mes desseins. Garde-toi de m'en distraire, garde-toi de vouloir m'attendrir en m'occupant de toi, de mon fils. Un esclave n'a point d'enfant; un esclave n'a point de femme. Je le suis, toute la nature a cessé d'exister pour moi. Tes yeux aveuglés par l'amour, se promènent avec complaisance sur cette chaumière, sur ce beau pays, où jadis nous fûmes heureux; les miens, ouverts par la vertu, ne peuvent rien voir que ce fort terrible bâti sur le haut de ce roc, pour tenir Uri dans les fers.

As-tu pensé, lui dit Edmée, que mon cœur indigne du tien n'était pas flétri dès long-temps par le seul nom de la servitude? As-tu pensé que je pouvais aimer Tell sans détester les tyrans? Ah! garde-toi de mépriser ces ames douces et naïves qui semblent ne se nourrir que de tendres sentimens! Va, la sensibilité, quelquefois mère des faiblesses, l'est plus souvent des grandes vertus. Celui qui pleure à l'aspect du malheur, au récit d'une belle action, prouve qu'il veut soulager l'un, et qu'il est capable de l'autre. Juge ta femme par toi-même: est-il

deux êtres en nous ? Tu adores ta patrie ; juge si je dois la chérir, puisqu'elle est à la fois ta patrie et la mienne. Toutes les qualités de ton ame ont, à mes yeux, par-dessus leur beauté, celle de t'appartenir. Sans toi, j'eusse été vertueuse ; en t'aimant je le suis deux fois. Parle donc avec confiance, dévoile-moi tes desseins. Mon sexe m'ôte l'espoir de t'offrir un secours utile, mais mon sexe ne m'empêche point de mourir pour te seconder.

Tell, à ces mots, embrasse Edmée, et se prépare à lui ouvrir son ame, lorsque des cris mêlés de sanglots se font entendre du côté de sa chaumière. Les deux époux se lèvent précipitamment ; ils aperçoivent leur fils, pâle, tout couvert de larmes, les bras élevés au ciel, courant vers eux avec effroi : O mon père, disait-il d'une voix entrecoupée, venez, venez à son secours..... Melctal, le vieillard Melctal...... Les barbares ! ils ont osé.... Comme il parlait, Claire paraît, soutenant la marche tremblante de l'infortuné vieillard. Celui-ci, de sa main droite, appuyé sur un bâton, tenait de la gauche le bras de l'inconsolable Claire. Il s'écriait à chaque pas : Tell, mon cher Tell, où es-tu ? et ses mains s'avançaient pour rencontrer Tell, et

ses pieds heurtant contre les cailloux le forçaient de reprendre l'appui qu'il venait de quitter un instant.

Guillaume accourt, saisit le vieillard, le presse contre sa poitrine, le considère, jette un cri terrible; ses cheveux se dresse, en ne retrouvant sur ce visage vénérable que la trace sanglante des yeux que le fer vient de lui ravir. Saisi d'épouvante et d'horreur, Tell recule en chancelant; il ne s'arrête qu'à un roc où il demeure à demi-renversé. Edmée est évanouie; Gemmi s'empresse de la secourir; et Claire rappelant Guillaume, lui montre le vieillard aveugle, et regarde le ciel en pleurant.

Tu t'éloignes, mon seul ami, s'écrie Melctal d'une voix défaillante, tu trembles d'être souillé du sang qui coule de mes plaies. Ah! reviens, reviens sur mon sein. Mon cœur, mon cœur me reste encore; que je le sente du moins palpiter contre le tien, que je puisse du moins m'assurer, en t'embrassant, en te touchant, que les barbares qui m'ont privé des yeux ne m'ont pas ôté mon ami.

Pardonne, lui répond Tell en se précipitant dans ses bras, pardonne au premier mouvement de ma pitié, de mon horreur. O le plus vertueux

des hommes ! ton malheur ne peut augmenter le respect que j'avais pour toi ; mais il augmente ma tendresse ; il rend plus fort, plus sacré le doux lien qui nous unit. Eh ! pourquoi, comment, dans quel lieu, ces méchans, altérés de crimes, ont-ils osé porter leurs mains sur la vieillesse, sur la vertu ! Que leur as-tu fait, Melctal ? ton fils est donc mort en te défendant ? s'il voyait encore le jour, t'aurait-il abandonné ? t'aurait-il laissé sous la garde d'une faible et malheureuse fille qui ne peut, hélas ! que pleurer ? Mais c'est moi qui remplace ton fils : c'est moi qui hérite aujourd'hui et de sa tendresse et de sa vengeance.

N'accuse point mon fils, répond le vieillard, ne juge point ton ami sans l'entendre. Asseyez-moi au milieu de vous ; que je te sente à mes côtés, Guillaume, que ma Claire ne me quitte pas, et que ton Edmée et Gemmi me prêtent une oreille attentive.

On conduit alors le vieillard sur un tertre couvert de mousse. Il s'assied auprès de Tell ; Edmée, assise derrière lui, renverse, soutient sur son sein la tête vénérable de Melctal ; Claire et Gemmi, à ses genoux, baisent sa main qu'ils ont saisie, et la baignent de leurs pleurs.

Écoutez-moi, leur dit Melctal, retenez les transports de votre tendresse, retenez ceux de votre colère. Ce matin, dans le moment même où le dernier soleil que mes yeux devaient voir est venu dorer nos montagnes, mon fils, Claire et moi nous étions aux champs. Claire m'aidait à lier les gerbes de notre moisson; mon fils les entassait dans le char, où deux génisses attelées devaient les traîner à notre chaumière. Tout à coup paraît un soldat, un satellite du cruel Gesler. Il vient droit à nous, foulant nos épis, arrive au char, l'examine, et d'une insolente main détache le joug des génisses. De quel droit, lui dit mon fils, m'enlèves-tu ces animaux, mon unique bien, ma seule richesse, ceux qui nourrissent ma famille, et donnent à ton gouverneur le salaire que tu reçois! Obéis, répond le soldat, et n'interroge pas tes maîtres. A ces mots, j'ai vu la fureur enflammer les yeux de mon fils. Il saisit le joug des génisses détaché par le satellite, l'arrache de ses mains, le lève, et, retenu par mes cris : Barbare, dit-il, rends grâce à mon père, sa voix plus puissante sur le cœur d'un fils que la colère de la justice, m'empêche de purger la terre d'un ennemi de l'humanité : fuis, lâche, hâte-toi de

fuir, tremble que ce champ ne soit le tombeau d'un vil agent de la tyrannie. Le soldat était déjà loin. Je tenais Melctal dans mes bras : Mon fils, lui dis-je, au nom du ciel, au nom de ton pére et de ton enfant, dérobe-toi, à l'heure même, à la vengeance de Gesler; je le connais, il est implacable; il se baignera dans ton sang, il le fera rejaillir sur les cheveux blancs de ton pére : épargne-moi, mon fils, mon cher fils, sauve-moi la vie en sauvant la tienne.

Non, mon père ! répondit-il avec l'accent de la pitié, de la colère, du désespoir, non, je ne vous quitte point ; j'aime mieux mourir en vous défendant, que de trembler un instant pour vous. Gesler et toute sa puissance ne peuvent m'arracher des bras de celui qui me donna la vie. Je veux, je dois..... M'obéir, interrompis-je d'un ton sévère : rien n'est à craindre pour mes jours; laisse-moi veiller à la garde de ta chaumière et de ta fille, laisse-moi le soin de lui conserver son pére et son héritage. Va te cacher pendant quelques jours dans les montagnes d'Underwald; Claire et moi nous irons t'y joindre quand l'orage sera calmé. Va, cours dès ce moment même; je t'en ai prié, je te le commande, je te l'ordonne comme ton pére.

A ces mots, le fougueux Melctal baisse tristement la tête, se met à genoux, me fait ses adieux, et demande ma bénédiction. Je le pressai contre mon cœur, je le baignai de mes larmes. Claire se jeta dans son sein, Claire essuya de ses baisers les pleurs que son malheureux père s'efforçait en vain de cacher. Bientôt, s'arrachant des bras de sa fille, il la remit dans les miens, me serra la main, et partit sans oser retourner la tête.

Claire et moi, demeurés seuls, nous retournâmes à notre chaumière. Mon dessein était d'aller sur-le champ trouver le tyran dans Altorff, voir, m'assurer par mes yeux, si tout sentiment de justice était étranger à son ame. Seul, je voulais m'exposer à sa redoutable vue; obtenir le retour de mon fils, ou mourir en le demandant. Mais, tout à coup, je vois ma chaumière environnée de nombreux soldats. Tous appellent Melctal à grands cris, tous m interrogent, me pressent, me chargent bientôt de chaînes, me traînent devant Gesler.

Où est ton fils? me dit-il d'une voix sombre et farouche. Il faut expier son crime à sa place, ou te livrer à ma fureur. Frappe, lui dis-je, je rendrai grâce à Dieu si je dois à ta barbarie de donner deux fois la vie à mon fils. Gesler me

regarde d'un œil fixe, où se peignaient à la fois, et la tranquille soif du sang, et l'embarras d'inventer un supplice que ma vieillesse n'abrégeât pas. Enfin, après un long silence, il fait un signe à ses bourreaux; et ces barbares, devant lui, sans qu'il détournât la vue, sans que l'affreux sourire du crime, certain de l'impunité, quittât son visage féroce, me saisissent, me renversent, et leur main armée d'un fer acéré l'enfonce dans mes faibles yeux.

C'en est assez, leur dit Gesler, laissez vivre ce débile aveugle; que ses liens soient brisés, qu'il aille rejoindre son fils. On m'entraîne, on me rejette à la porte du palais. Je marche, les bras étendus, je tombe dans ceux de Claire, de Claire qui m'avait suivi, et que les cruels satellites retenaient à la première enceinte. Je me sens presser dans son sein, je suis inondé de ses larmes, j'entends, à travers ses cris de douleur, ce mot, ce nom si doux à mon ame : Mon père ! mon père ! c'est moi. Je m'efforce d'arrêter ses cris, je la calme, je lui dérobe mes douleurs, et lui demande de me conduire chez mon ami, l'ami de mon fils. Nous sommes en chemin, répond-elle, mon cœur me l'a dit avant vous. Nous arrivons, ô mon cher

Guillaume ! hélas ! je ne puis plus te voir : mais je te sens auprès de moi, mais je tiens ta main dans la mienne ; elle palpite au récit de mes maux : mon fils est sauvé, mon ami me reste, ah ! je n'ai pas tout perdu.

FIN DU PREMIER LIVRE.

LIVRE SECOND.

AINSI parla le vieillard. Aussitôt qu'il eut achevé son récit, Edmée, Claire et Gemmi, se précipitant à son cou, firent éclater leurs sanglots, et le baignèrent de leurs larmes. Tell, demeurant immobile, le front appuyé sur une de ses mains, regardant fixement la terre, de grosses larmes tombaient goutte à goutte de ses yeux à demi-fermés; sa poitrine, oppressée d'un poids terrible, ne respirait qu'avec peine, et la main qui soutenait sa tête tremblait d'un mouvement convulsif. Après un long et sombre silence, il se lève tout à coup, embrasse le vieux aveugle, le serre deux fois avec étreinte contre son sein palpitant, fait des efforts pour parler, et ne peut prononcer que ces paroles dites d'une voix étouffée : Mon père, tu seras vengé.

Après ces mots, Guillaume retombe dans sa profonde rêverie. Debout, morne, silencieux, il examine, il médite encore ce qu'il a déjà médité; bientôt reprenant ses esprits, il demande au vieillard, d'un air calme, s'il est

informé de l'asile où s'est allé cacher Melctal. Oui, répond le malheureux père, mon fils a dû se retirer dans les cavernes profondes de la montagne de Faigel. Ces rocs déserts, inabordables, sont inconnus aux émissaires, aux satellites du tyran. Melctal m'a promis, m'a juré de n'en sortir que par mon ordre. Rends-lui sa parole, répond Guillaume, je te la demande pour lui; et toi, mon fils, prépare-toi, tu vas partir à l'heure même. Tu marcheras toute la nuit; au point du jour tu dois arriver à la montagne Faigel. Cherche Melctal, ne t'arrête pas que tu ne l'aies découvert; tu lui diras en l'abordant : Ton ami m'envoie vers toi pour t'apprendre les crimes nouveaux de l'exécrable Gesler. Il vient d'arracher les yeux à ton père. Guillaume t'envoie ce poignard.

Tell alors tire de sa ceinture un fer qu'il ne quittait jamais. Gemmi s'approche avec respect, prend le glaive, le met dans son sein: Edmée et Claire, tremblantes, n'osent interroger Guillaume, regardent Gemmi, se regardent, et craignent de montrer leur inquiétude pour les périls qu'il va courir. Le vieux Melctal étonné de l'ordre qu'il vient d'entendre, demande à Tell quels sont ses projets. Ton fils les connaît, lui répond Guillaume, et

la seule vue de ce poignard lui dira tout ce qu'il doit faire. Le temps est cher, ne le perdons pas : je n'ai qu'un mot à te dire : Mon père, tu seras vengé.

Il prend aussitôt Gemmi par la main, et le conduit sans rien dire sur le tombeau de son père : là, après avoir reçu son serment, il lui confie une partie de ses projets, lui développe ses ressources, et l'instruit dans le plus grand détail, de ce qu'il doit dire à Melctal.

Ils reviennent l'un et l'autre animés d'un généreux espoir. Gemmi est prêt à se mettre en marche ; Claire demande à l'accompagner. Elle veut aller embrasser son père, elle veut lui porter des fruits, du pain, et d'autres alimens dont il manque dans les montagnes. Le vieux Henri permet ce voyage. Edmée remplit de ses provisions une corbeille d'osier ; elle y joint du lait et du vin, remet la corbeille à son fils, le presse contre son sein, lui dit adieu, l'embrasse encore, et recommande à Claire, d'une voix basse, de veiller sur cet enfant si cher. Gemmi, armé d'un bâton ferré, dont son père lui montra l'usage, place sur sa tête la corbeille, présente le bras à la jeune Claire ; et tous deux se tenant ainsi, partent comme deux

jeunes faons qui vont dans l'obscurité chercher de nouveaux pâturages.

Guillaume les a vu partir; Guillaume, lui-même, s'est revêtu d'une peau de loup qu'il portait toujours dans ses chasses lointaines. Cette peau, serrée contre son corps par une large ceinture, vient envelopper sa tête, où les dents de l'animal tombent et luisent sur son front; ses jambes sont à demi-couvertes par des brodequins d'oursen. Un carquois de cuir, plein de flèches brillantes, est attaché sur son épaule; et dans ses mains est cet arc terrible, qui jamais ne se tendit en vain. Appuyé sur ce grand arc, regardant Edmée d'un œil tranquille :

Ma femme, dit-il, je vous quitte; je vais partir à l'instant; je laisse en vos mains notre hôte, le père de mon ami, le vieillard que je respecte, que je chéris comme mon père; ne vous occupez que de lui seul. Veillez près de lui pendant son sommeil. Soyez attentif, la nuit et le jour, à secourir, à soulager, à prévoir ses moindres douleurs. Acquittez à tous les instans ce que nous devons au malheur, à la vieillesse, à l'amitié. Bientôt vous me reverrez; deux jours suffisent à ma course. N'in-

formez personne de mon absence ; et que la porte de ma maison soit fermée jusqu'à mon retour.

Il dit, sort de la chaumière, prend un sentier différent de celui qu'à suivi Gemmi, et précipite ses pas.

Cependant Claire et Gemmi descendaient ensemble la montagne pour aller gagner les étroits sentiers qui mènent en Underwald. Ils font un circuit au-dessus d'Altorff, vont frapper à la chaumière d'un pêcheur, ami de Tell ; et lui demandent de les passer de l'autre côté du lac. Le bon pêcheur, empressé d'être utile à des enfans, court détacher son bateau, leur tend la main, les reçoit, et, saisissant les deux rames, il frappe l'onde transparente à coups égaux et rapides. Descendu à la rive opposée, les deux enfans rendent grâce au pêcheur, et montent les roches arides qui de toutes parts enferment le lac. Claire veut porter à son tour le fardeau que porte Gemmi Elle lui dispute cette douce charge, que Gemmi ne veut point céder. Enfin, ils se la partagent ; et tous deux, réunissant leurs mains sur l'anse de la corbeille, ils gravissent ainsi les sentiers, en se parlant, en se regardant avec douleur, avec tendresse ; en s'arrêtant quelquefois, sous pré-

texte de reprendre haleine, mais en effet pour se parler, pour se regarder de plus près.

La lune a déjà disparu. Déjà l'aurore, si tardive dans cette froide saison, vient dorer la cime des neiges, lorsque les jeunes voyageurs arrivent au pied du Faigel. Ils montent, ils cherchent des yeux s'ils ne découvriront point quelque chévrier, quelque pâtre, qui puisse leur indiquer la solitaire caverne où Melctal s'est allé cacher. Rien ne paraît dans ces rocs déserts. C'est en vain que les deux enfans promènent au loin leur vue, ils ne découvrent que des glaces, ils n'aperçoivent que des chamois suspendus sur les précipices, et fuyant avec la rapidité de l'oiseau des airs aussitôt qu'ils sont regardés.

Enfin, vers la huitième heure, une légère fumée sortant du milieu des rocs, fixe les yeux de Gemmi, qui la fait remarquer à Claire : tous deux volent vers cette fumée, franchissent des torrens glacés, traversent un bois de sapins, et parviennent à une caverne, où, dès l'entrée, ils aperçoivent au fond une flamme pétillante. Un homme était assis devant ce foyer, qu'il ranimait par des branches sèches. Au premier bruit qu'il entend, cet homme retourne la tête, se lève, saisit sa hache et vient, en la tenant

levée, au-devant des jeunes voyageurs. Que demandez-vous? leur dit-il, avec un accent de colére. Nous sommes vos enfans, mon pére, répond Claire en courant à lui; c'est Gemmi, c'est votre fille qui viennent vous porter des vivres et vous serrer dans leurs bras.

Elle dit, s'elance au cou de Melctal, qui, jetant loin de lui sa hache, pousse un cri de joie, reçoit sa fille, la presse contre son cœur, la couvre de ses baisers. Aussitôt, courant à Gemmi, qui le regardait en silence, il l'embrasse, le baigne de larmes, le confond avec Claire dans ses bras, prononce le nom de son pére, celui de Tell, son ami, précipite ses questions, et les interrompt par les tendres caresses qu'il partage aux deux enfans. Enfin, les ramenant prés du foyer, il les fait asseoir à ses deux côtés, et les écoute en essuyant ses larmes.

Claire l'instruit avec précaution du motif qui les améne, des ordres sacrés qu'elle vient porter de la part du vieillard Henri; bientôt la voix de Claire s'éteint, elle veut, elle ne peut dire le malheur affreux qu'elle pleure, le crime horrible de Gesler; trois fois elle commence ce récit, trois fois elle est forcee de l'interrompre. Gemmi vient à son secours.

O Melctal ! dit-il, vois nos larmes, elles t'annoncent de nouveaux malheurs. Mon père m'a chargé de te les apprendre, mon père m'a dit que son ami les entendrait avec constance, qu'il aurait pitié de sa fille Claire, et qu'il contiendrait sa douleur. Alors le jeune enfant raconte comment Gesler, l'exécrable Gesler s'est vengé du triste vieillard. A ce récit, le fougueux Melctal se lève, court à sa hache, veut s'élancer hors de la caverne, veut sur-le-champ courir se baigner dans le sang du cruel Gesler. Claire se jette à ses genoux; Gemmi se place devant lui : Pense à mon père, lui dit-il; tu ne te souviens donc plus de mon père ? il n'est donc pas ton ami ? écoute au moins ce qu'il te fait dire : Guillaume s'occupe de te venger; Guillaume est à présent chez Verner, et ce seul mot doit t'en apprendre assez. Voici les ordres de mon père; il me les a répétés deux fois : Va, mon fils, instruire Melctal du nouveau crime du tyran; ce n'est pas la fureur qui peut nous venger, c'est le courage et la prudence; je pars pour Schwitz, je vais trouver Verner, et faire armer son canton. Que Melctal se rende dans Stantz; c'est là que sont ses amis, et les principaux d'Underwald : qu'il les rassemble, les invite à préparer leurs armes, et

qu'il aille ensuite m'attendre dans la caverne de Gruty, où Verner et moi ne tarderons pas à le joindre.

Melctal écoute Gemmi, et la joie douloureuse de la vengeance se peint dans ses yeux et sur son visage. Je vais obéir à Tell, s'écrie-t-il avec transport; je cours rassembler mes amis. Dès demain, Gemmi, tu peux en répondre à ton père, deux cents hommes, braves, fidèles, animés de l'amour de la liberté, prêts à mourir pour la reprendre, et certains, avant de mourir, d'immoler des milliers d'esclaves, éleveront sur la place de Stantz le drapeau de la liberté. Voici l'instant qu'attendait mon courage; il n'était enchaîné que par Tell, que par les ordres sacrés de mon vénérable père. Mon père, mon ami, me rendent à moi, courons, volons à la victoire; elle est à nous, elle est certaine. Je brûle de me voir aux mains avec le perfide Gesler. Qu'il vienne, qu'il vienne contre nous avec ses nombreux satellites, avec toute sa puissance; je suis plus fort, je marche à lui au nom de la liberté, de la piété filiale, de l'humanité outragée.

Il dit, et veut, à l'instant même, prendre la route de Stantz. La jeune Claire le retient, elle le force de donner du moins quelques momens

à la nature, d'accorder à sa fille une heure pour jouir de ses tendres caresses, pour fortifier son corps affaibli, par les alimens qu'elle vient d'apporter. L'impétueux, le sensible Melctal embrasse en pleurant sa fille cherie, serre dans ses bras le jeune Gemmi, consent à s'asseoir près de son foyer, place les deux enfans à ses côtés, et fait avec eux un frugal repas, qu'il précipite et qu'il abrège. Bientôt, armé de sa hache, il dit adieu à ses enfans, presse sa fille sur son cœur, et prenant la main de Gemmi : Écoute, lui dit-il, mon fils, je peux mourir dans notre entreprise ; cette mort même aurait des délices, les cœurs généreux envieraient mon sort. Mais je veux du moins disposer du seul trésor que je possède, du trésor le plus cher à mon cœur après la liberté de mon pays. Ce trésor, mon fils, c'est ma Claire, je te la donne dès ce moment. Voilà ton épouse, Gemmi, serrez tous deux vos mains dans les miennes. Jurez sur mon cœur, qui palpite pour mon pays, pour vous, pour mon père, jurez de vous aimer toujours, de vivre, de mourir l'un pour l'autre, de confondre tous vos sentimens dans votre amour ardent et pur. Vous êtes époux, mes enfans, je vous bénis au nom de mon père, au nom de mon digne ami.

Claire et Gemmi tombent à genoux, baissent la tête en se tenant la main, et reçoivent avec respect la bénédiction paternelle. Les pleurs coulaient sur leurs joues; Melctal lui-même était baigné de larmes, et ses yeux animés de tous les transports qui remplissaient son ame ardente, brillaient de feux à travers ses larmes. Il relève ses enfans, il les embrasse de nouveau, leur dit adieu, leur répète encore ce qu'ils doivent rapporter à Guillaume; et, saisissant sa hache, il sort de sa caverne à pas précipités, et prend le chemin de Stantz.

Les deux enfans, demeurés seuls, n'osent d'abord lever la vue l'un sur l'autre. Immobiles, la tête baissée, et se tenant encore la main, ils éprouvent un frémissement mêlé de joie, de bonheur, de crainte. Leurs ames, agitées d'une foule de sentimens divers, ont peine à se remettre de tant de secousses; leur pudeur naïve, enfantine, leur fait craindre, pour la première fois, de se trouver ainsi solitaires. Gemmi, rassuré le premier, dit enfin d'une voix tremblante : Claire, vous êtes à moi; depuis longtemps vous êtes instruite que Gemmi n'appartient qu'à vous. Mais le moment où nous sommes, les dangers que vont courir nos pères, nous défendent de nous occuper de nous-mêmes;

c'est à eux seuls que nous devons toute notre ame et tous nos momens. Partons, Claire, rejoignons ma mère, rendons-lui compte de notre voyage; et lorsque mon père et votre vénérable aïeul auront confirmé la bénédiction que vient de nous donner Melctal, alors j'oserai peut-être vous dire combien je suis heureux.

Claire, sans répondre, lui serre la main, sort aussitôt de la caverne, et tous deux reprennent la route qu'ils avaient déjà parcourue.

Mais le soleil, quoiqu'à peine à la moitié de son cours, ne jetait plus qu'une lueur pâle à travers des nuages sombres. Un voile grisâtre dérobait partout l'azur du ciel, et des flocons de neige voltigeant dans l'air, semblables à la toison des agneaux que leur ont arrachée les ronces, venaient en s'augmentant du côté du nord. Bientôt un vent froid s'élève, et amène plus forte et plus rapide cette neige éblouissante. Elle tombe comme la pluie d'un violent orage; elle remplit les sentiers, comble, dérobe les précipices, et fait baisser la paupière des malheureux voyageurs qui ne peuvent soutenir son impétuosité. Claire et Gemmi, forcés de s'arrêter, cherchent un abri sous des rochers. La neige les atteint partout, la neige tombe sur leurs têtes. Gemmi s'alarme pour Claire; celle-

ci, pour le rassurer, sourit en se voyant couverte des flots qu'elle secoue et renvoie aux vents. La tempête s'apaise enfin ; les rayons d'or de l'astre du jour percent le voile qui le couvrait, et viennent se refléchir sur les diamans de la neige. Les deux enfans se remettent en route, mais ils ne trouvent plus leurs sentiers. Un tapis épais et blanc couvre les rochers et les précipices Gemmi tient Claire par la main, et s'avance avec précaution. De son bâton il sonde la neige ; il ne permet à Claire de faire un pas qu'aprés s'être assuré qu'il n'y a point de péril. Claire, qui ne craint que pour lui, qui ne marche que sur ses traces, lui serre plus fortement la main, prête à le soutenir s'il tombait; et cette marche longue, pénible, ces dangers toujours renaissans, sont mêlés de charmes pour la tendre Claire.

Forcés de prendre des détours, de suivre les bords des torrens, où la rapidité de l'onde a laissé la terre à découvert, les voyageurs consument le reste du jour, et n'arrivent que vers le soir non loin du village d'Erfeld. Gemmi se reconnaît alors ; il est sûr, en remontant la Reuss, de rentrer la nuit dans Altorff. Il encourage sa compagne, et la lune, qui commence à paraître, lui ôte la crainte de s'égarer encore,

Plus tranquilles, ils suivaient tous deux la rive gauche du fleuve qui traverse le canton d'Uri, lorsqu'ils sont joints par un homme armé d'une longue arbalète, couvert d'un large manteau qui l'enveloppait tout entier. La neige et la glace se distinguaient seules sur le bonnet qui lui servait de coiffure, sur son manteau, sur ses cheveux attachés ensemble par les frimas. Cet homme vint droit aux enfans, qui s'arrêtèrent à sa vue, et d'une voix altérée :

Mes jeunes amis, leur dit-il, vous voyez un chasseur égaré. J'ai perdu de vue tous mes compagnons; je ne puis retrouver le chemin d'Altorff, où je suis sûr que mon absence a déjà répandu l'inquiétude. Pourriez-vous m'y conduire, enfans ? votre zèle et votre secours seront récompensés par moi. La récompense est dans le service, lui répondit aussitôt Claire; nous savons le chemin d'Altorff, et nous aurons autant de plaisir à vous ramener à votre famille que vous en auriez vous-même à nous rendre à nos bons parens. Suivez-nous, vous êtes certain d'être à la ville dans une heure. Le chasseur alors joint les deux enfans, et, les observant avec attention à la clarté de la lune, il marche en silence auprès d'eux.

Bientôt le chasseur, s'adressant à Gemmi;

Jeune homme, dit-il, quels sont vos parens? où demeurez-vous dans Altorff? Je suis le fils d'un laboureur, répond Gemmi, sans le regarder; mon père n'habite point la ville. — Et dans quels lieux est sa retraite? — Dans les montagnes, au milieu d'un désert, où il cultive son champ, où il pratique la vertu. La vertu! reprend le chasseur avec un sourire ironique, je n'aurais pas cru que ce nom fût connu de vous à votre âge. C'est le premier nom que j'ai bégayé, répond Gemmi d'un ton de voix ferme. — Vous savez donc ce qu'il signifie? — Je l'espère au moins. — Expliquez-le moi. — Trois mots suffiront : La crainte de Dieu, l'amour des humains, et la haine de leurs oppresseurs. — Et quels sont ces oppresseurs? — Les tyrans et leurs satellites. — En Suisse, il n'est point de tyrans. Claire ne peut retenir un cri. Gemmi ne répondit point, et le chasseur, la tête baissée, marcha quelque temps en silence.

Ils approchaient des murs d'Altorff; déjà l'on voyait reluire les lances des gardes qui veillaient aux portes. Le sombre inconnu tout à coup demande à Gemmi d'une voix farouche : Comment s'appelle ton père? Claire tremblante, serra plus fortement la main de Gemmi. Celui-ci, pour qui le mensonge était impossible,

hésite quelques instans; enfin, pressé par l'inconnu, il le regarde d'un air assuré. Nous avons bien voulu, répond-il, vous remettre dans votre route, mais c'est à quoi se bornera la confiance que vous m'inspirez. Vous ne saurez point le nom de mon père, il n'est connu que de ses amis. Jeune imprudent! s'écrie alors le chasseur avec l'accent de la colère, ton père ne peut m'échapper, tu ne sortiras toi-même des fers que je te prépare, qu'au moment où je connaîtrai ta séditieuse famille. Va, je sais découvrir les coupables aussi bien que les punir.

A ces mots, il arrive aux portes, prononce le nom de Gesler, et les soldats, sortant aussitôt, baissent devant lui leurs lances. Qu'on saisisse ces deux enfans, leur dit l'atroce gouverneur, qu'on les traîne dans la prison, et qu'on ait soin de m'amener les premiers habitans d'Altorff qui se présenteront pour les réclamer.

On obéit; Claire et Gemmi sont environnés par la garde; sans pitié pour leur âge, pour l'état de faiblesse où leur pénible route les avait réduits, on les conduit dans le fort, où un cachot devient leur demeure.

Calmes tous deux, se regardant avec tendresse, et remerciant en secret leurs bourreaux de ne les point séparer, les deux enfans en-

tendent sans effroi se refermer les portes épaisses de leur horrible prison : ils se reposent sur la paille qu'on leur a jetée par pitié ; ils partagent le pain grossier que l'on a mis auprès d'eux. Sans crainte comme sans remords, inquiets seulement des alarmes qu'éprouveront leurs familles, des dangers qui menaceraient Guillaume, s'il venait s'offrir au tyran, ils espèrent, ils font des vœux pour qu'Edmée et le vieux Henri les croient demeurés auprès de Melctal, pour qu'ils ignorent leur malheur, pour que ce malheur ne soit que pour eux.

Tandis qu'occupés seulement de cette pieuse idée, les deux enfans en prison, sous le couteau d'un barbare qui ne pardonna jamais, dormaient paisiblement l'un auprès de l'autre, sans être troublés par des songes funestes, et goûtaient ce calme, ce repos de l'ame que la vertu donne même dans les fers, le gouverneur, dans son palais, entouré de troupes nombreuses, armé de sa toute-puissanee, pouvant d'un seul mot consommer la perte de quiconque déplaisait à ses yeux, le gouverneur ne pouvait dormir, et les plus terribles craintes agitaient son esprit inquiet. Sombre, furieux, tourmenté par une foule de desseins contraires,

tremblant pour ses jours, méditant de nouveaux supplices pour effrayer ceux qu'il redoutait, pour conserver sa misérable vie à force de donner la mort, pour mettre entre le trépas et lui un large fleuve de sang, il se disait à lui-même : O combien doit être terrible la haine que me porte ce peuple, puisque leurs enfans, leurs faibles enfans ne peuvent pas le cacher au voyageur, à l'inconnu que le hasard leur fait rencontrer ! Que disent donc leurs vieillards, leurs hommes ! Que n'ai-je point à redouter de ce peuple de séditieux dont les générations se multiplient, s'élèvent avec l'espoir, avec le désir de m'arracher ma puissance, de me percer sans doute le sein ! Ah ! je saurai prévenir leurs coups, je saurai comprimer par la terreur ceux qui pourront échapper à ma redoutable justice ; je veux inventer de nouveaux supplices, je veux inventer de nouveaux moyens de reconnaître mes ennemis : tous le sont, je n'en doute point, mais tous n'oseront se montrer, et les plus hardis du moins tomberont les premiers sous mon glaive.

Il s'abandonne alors au délire de sa colère, de son orgueil, roule dans son esprit aliéné mille projets inexécutables, adopte, caresse

les plus insensés, et, trouvant un mérite de plus aux ordres qui prouveront mieux le mépris qu'il veut affecter pour ce peuple qu'il redoute, il s'arrête enfin au projet stupide de forcer les habitans d'Uri à courber lâchement leur front devant le bonnet qui sert de coiffure à leur atroce gouverneur; en vain sa raison, à demi perdue, veut lui presenter les dangers de cet ordre absurde, inutile, sa raison n'est plus écoutée; il fait appeler près de lui les chefs de sa garde nombreuse, les interroge avec inquiétude sur le zèle, sur l'attachement de leurs mercenaires soldats, leur distribue des trésors que son avarice cède à sa crainte; et s'adressant à Sarnem, ministre secret et fidèle de ses désirs les plus coupables: Demain, lui dit-il, à l'aube du jour, qu'on plante une longue pique au milieu de la place d'Altorff; je veux que, sur la pointe de cette pique, le bonnet qui couvre ma tête, et que je remets dans tes mains, soit exposé à tous les regards. Mes nombreux soldats, sous les armes, environneront la place, en garderont les avenues, et forceront tous les passans à se courber avec respect devant ce signe de la puissance du gouverneur des trois cantons; que la moindre résistance, que le plus

léger murmure soit sur-le-champ puni par les fers. C'est à vous de lire sur les visages, dans les yeux, dans les traits de ces hommes vils, que la nature fit pour être esclaves, les secrets sentimens de haine, d'indépendance, de courage même, car le courage est un crime dans ceux qui ne doivent savoir qu'obéir. Allez, exécutez mon ordre, et que nos émissaires s'occupent tous de découvrir les parens coupables des deux enfans que j'ai fait mettre aux fers.

Il dit : Sarnem court tout préparer. Les soldats reçoivent d'avance le salaire des crimes qu'on leur demande. L'or et le vin leur sont prodigués ; des espions sont répandus dans la ville, dans les environs, pour s'introduire dans les familles, pour y raconter, sous un faux ton de pitié, comment deux enfans sont victimes de la sévérité de Gesler, pour étudier, pour surprendre, dans les regards, l'effet que produit cette nouvelle, pour faire un crime de la douleur, même de la compassion.

Mais le ciel, le juste ciel, qui veillait sur la chaumière de Tell, la cache aux yeux de ces émissaires. Ils ne vont point chez la bonne Edmée, qui, seule avec le vieillard aveugle,

comptait les heures écoulées loin de son époux, loin de son fils. La nuit s'est passée dans l'inquiétude, sans que la lampe solitaire, qui éclairait la maison, se soit éteinte un moment, sans que le vieux Henri et la bonne Edmée aient voulu se livrer au sommeil. Ils ont toujours parlé de leurs enfans. Ils se sont interrompus cent fois pour écouter le moindre bruit qui se faisait entendre à leur porte. Les aquilons sifflant dans les arbres dépouillés de leurs feuilles, les aboiemens du chien fidèle qui tourne autour de la maison, faisaient tressaillir Edmée. Elle se levait, courait à la porte, espérant toujours que c'était Gemmi; elle regardait, ne voyait que les ténèbres, elle écoutait, attentive, et n'entendait que les torrens. Elle revenait tristement auprès du vieillard éperdu, à qui elle voulait cacher ses inquiétudes et ses craintes : Votre fils les aura retenus, lui disait-elle en soupirant, dormez, dormez, ô bon vieillard! je veillerai jusqu'au matin. Oui, ma fille, répondait Henri, mon fils les aura retenus; je vais reposer; ne songe pas à moi, et calme ton ame inquiète. Alors le vieillard, pour ne pas l'alarmer, faisait semblant de reposer, faisait semblant d'être tran-

quille, tous deux gardaient le silence pour se tromper mutuellement, tous deux se cachaient leurs larmes; mais au moindre bruit, tous deux se levaient et leur espoir était trompé.

FIN DU SECOND LIVRE.

LIVRE TROISIÈME.

Cependant Tell, long-temps avant l'aurore, est arrivé dans les murs de Schwitz. Il va frapper à la maison de Verner; les dogues, veillant dans la cour, font retentir l'air de leurs aboiemens. L'inquiet Verner, déjà debout devant un chêne brûlant, se hâte d'aller à sa porte, l'ouvre, à la voix de son ami, l'embrasse, le mène près de son foyer; et les dogues menaçans n'ont pas plutôt reconnu le fidèle ami de leur maître, qu'ils l'environnent en le caressant, et viennent cacher leurs têtes énormes sous les mains engourdies de Guillaume.

Ami, dit le héros à Verner, il est enfin venu l'instant qui doit délivrer la patrie ou terminer nos malheureux jours. Ce n'est plus ta prudence que je viens consulter, ce n'est plus à ta sagesse que je viens demander des conseils; c'est ton courage que je réveille, c'est à lui que je porte des armes. Plus de conseils, il faut agir : les nouveaux crimes de Gesler nous ont donné le dernier signal.

A ces mots, il dépose devant Verner un pesant faisceau de lances, de flèches, d'arbalètes, d'épées tranchantes, qu'il a portées sur ses épaules. Verner les regarde avec une joie tranquille. Avant de t'entendre, répond-il, allons cacher ce trésor précieux dans un asile secret ; l'on peut ici nous surprendre : lorsque l'on dépend d'un tyran, le citoyen n'a point de maison.

Tous deux alors reprennent les armes, descendent, les portent dans un souterrain, et, revenant s'asseoir près du foyer, Guillaume raconte à Verner la barbarie du gouverneur, le malheur du vieillard Henri, la retraite de son fils Melctal, le voyage du jeune Gemmi, qui doit l'avertir, à cette heure même, de se rendre à Grutti, le soir, pour assurer leur vengeance. Verner écoute avec attention, se fait répéter les détails des grands desseins de Guillaume, les pèse, les discute avec lui, oppose, invente les obstacles qu'il est possible de rencontrer, et, satisfait des réponses de Tell, qui a tout prévu, qui répond à tout, il l'embrasse, en lui disant ces paroles : Ami, commençons, je suis prêt.

Aussitôt, séparément, et par des chemins opposés, ils vont porter une à une les armes

qu'ils ont en dépôt, à leurs amis de la ville, à leurs amis des villages dont Schwitz est environné; ils vont remettre dans les mains des ennemis de la tyrannie de quoi la détruire, de quoi se venger. Ils rendent grâces aux frimas, à la neige qui obscurcit le jour, qui tombe avec abondance, et rend déserts les chemins qu'ils traversent avec sûreté. Ils vont, reviennent cent fois pour distribuer les armes, qu'ils n'osent porter qu'une à une; ils emploient douze heures entières à cette importante distribution, échauffent, raniment le cœur de chacun de ceux qu'ils viennent armer, prennent son serment devant Dieu, l'instruisent du nouveau crime de Gesler, l'animent à la vengeance, et retrouvent toujours de la voix, toujours de nouvelles forces pour varier des discours, pour faire de nouveaux pas qui doivent amener la liberté.

Le jour entier s'est consumé dans ces soins. Toutes les armes sont distribuées; Guillaume n'a gardé que son arc, Verner n'a conservé qu'une lance. Tous deux, accablés de fatigues, rentrent dans la maison de Verner, prennent un peu de nourriture, raniment leurs forces éteintes, et, sans prendre un instant de repos, pressé par le temps qui s'écoule, par

la parole donnée à Melctal, ils se remettent en chemin pour la caverne de Grutti.

Ils marchent au milieu des neiges que l'aquilon ramasse autour d'eux, ils arrivent sur les bords du lac, cherchent un bateau dans l'obscurité, trouvent une faible barque amarrée par de forts liens, et que les flots impétueux, soulevés par le vent du nord, faisaient battre contre le rivage. Verner, voyant le lac agité, s'arrête, demande à Guillaume, si sa science, si renommée dans l'art de conduire une barque, pourra lutter contre la tempête. Melctal nous attend, lui répond Guillaume, et le sort de notre patrie va dépendre de notre entrevue. Comment oses-tu demander si je pourrais traverser le lac? J'ignore si la chose est possible, mais je sais qu'il faut la faire. Je compte peu sur mon adresse, mais je compte sur le Dieu du ciel qui veille sur les ames pures, et qui se plaît à protéger les amans de la liberté.

Il dit, saute dans la barque; Verner s'élance après lui. Tell coupe aussitôt le lien, s'empare de l'aviron, et s'éloigne du rivage. Mais, soit un effet du hasard, soit que ce Dieu juste et puissant que Guillaume invoquait dans son cœur veillât sur les libérateurs de la Suisse, le

vent s'apaise tout à coup, les flots se calment, l'onde tranquille porte la barque de Tell, qui, saisissant les deux rames, la fait voler avec la rapidité de la flèche. Il a bientôt franchi le lac, il arrive à l'autre bord, descend, amarre sa barque, et les deux amis se rendent à la caverne qu'ils connaissaient depuis si long-temps.

Melctal les attendait à l'entrée. Aussitôt qu'il aperçoit Tell, il se précipite dans ses bras, le serre, le baigne de ses pleurs, prononce avec des sanglots le nom de son père et le nom de son ami; mêle, confond ces deux noms si chers, et peut à peine contenir tous les sentimens qui l'oppressent. Guillaume pleure avec lui, tient sa main qu'il presse avec force, l'entraîne au fond de la caverne, et là, dans une obscurité profonde, les trois amis, assis sur des rocs, faisant trève à leurs intérêts, à leurs douleurs particulières, ne s'occupent que de l'intérêt et du destin de leur pays. Tell, le premier, prend la parole :

Melctal, dit-il, ton père est vivant, ton père est dans ma maison; que ta tendresse se rassure, que ta piété filiale se taise devant la patrie. Examinons, trouvons les moyens les plus sûrs et les plus prompts de délivrer notre pays, de lui rendre sa liberté, de venger les

longues injures, les barbaries, les fureurs dont il a souffert trop long-temps. Chacun de nous, dans son canton, jouit de l'estime, de l'attachement, de la confiance de nos frères. Les braves habitans de Schwitz se lèveront à la voix de Verner; il ne leur manquait que des armes; aujourd'hui même, Verner et moi, nous leur en avons donné. Ces armes, jointes à celles que nos amis de Schwitz s'étaient procurées, nous répondent de deux cents soldats, dont Verner est le capitaine. Nous avons leur foi, leurs sermens; nous comptons sur eux comme sur nous-mêmes.

Dans Uri, dans les murs d'Altorff, où la présence du tyran augmente et nourrit la terreur, où le fort terrible qu'il a élevé semble assurer à jamais sa puissance, il m'a été plus difficile de trouver des compagnons. Tous les cœurs brûlent pour la liberté, mais les satellites nombreux de Gesler, ses infâmes émissaires, veillent avec plus de soin à découvrir, à punir la moindre étincelle de ce feu sacré. Je n'ose compter encore sur les habitans d'Altorff; ils tremblent, ils sont gémissans sous la verge du despotisme, ils voient toujours la hache levée sur le premier qui oserait regarder le gouverneur. Le peuple d'Altorff ne l'attaquera point,

mais il ne le défendra pas. Il faut conquérir Altorff. Dans les villages qui l'entourent, j'ai trouvé cent compagnons prêts à mourir avec moi; ils sont armés, ils sont braves, c'est tout ce que je puis offrir. Parle, Melctal, rends-nous compte de tes efforts en Underwald, et arrêtons irrévocablement l'heure, l'instant où nous réunirons nos forces, où nous irons mourir ou devenir libres.

Amis, s'écrie Melctal, avec un accent dont à peine il est maître, j'étais loin de compter sur les forces qui sont déjà dans vos mains, et j'étais certain du succès. Cent cinquante jeunes guerriers sont déjà prêts dans Underwald; aujourd'hui même je les ai tous vus; ils m'ont choisi pour leur chef, ils brûlent tous de combattre. Amis, ne perdons pas un instant; rendons-nous, dès cette nuit même, sous les murailles d'Altorff; réunissons nos guerriers au milieu même de cette ville; attaquons le fort sur-le-champ, le peuple nous secondera; nous punirons le gouverneur; je veux que les yeux lui soient arrachés à la même place où mon père... Mais je m'égare; pardonnez au plus malheureux des fils: je veux, dis-je, que, malgré la nuit, malgré la neige qui couvre la terre et rend les chemins difficiles, nous soyons demain, à l'aube du jour, au milieu de

la place d'Altorff, et qu'un combat engagé sur-le-champ nous rende maîtres de la citadelle ou nous fasse tous périr.

Oui, nous péririons, lui répond Verner d'une voix calme, et cette mort, glorieuse sans doute, serait inutile à notre pays. Tu n'as donc pas entendu, Melctal, ce que nous a dit Guillaume : les cent amis dont il est sûr dans Uri sont dispersés dans les villages, il lui faut du temps pour les rassembler; et quatre mille satellites sont toujours réunis auprès du tyran. Le peuple d'Altorff, gémissant, comprimé sous le poids terrible de la présence de Gesler, de sa garde, de ses soldats, n'osera point se joindre à nous. Nos faibles troupes, arrivant en tumulte, l'une après l'autre, n'obtiendraient pas l'entrée de la ville, et seraient détruites sous ses remparts. Les trois cantons sont trop faibles pour renverser cette puissance de Gesler, qui s'appuie sur le colosse de l'empire, qui possède plusieurs places fortes, dont le siége, quelque rapide qu'il soit, laisse le temps à l'Allemagne d'enfanter contre nous des armées plus nombreuses que tout notre peuple. Croyez à mon expérience. Assurons-nous de nombreux secours avant de tenter aucune entreprise. Pensez-vous que nous soyons les seuls animés de l'amour de la liberté? Pensez-vous

que Zurich, Lucerne, les habitans des montagnes de Zug, de Glaris et d'Appenzel ne frémissent pas comme nous de se voir accablés de chaînes? N'en doutez point, ces généreux peuples souffrent de la soif de l'indépendance; ils feront un jour, mon cœur le prédit, un même corps avec nous, une seule république redoutée et respectée de tous les rois de l'univers. Avançons ces temps de gloire; envoyons des députés sûrs à Lucerne, à Zug, à Zurich; rendons générale la conjuration; fixons un jour, un jour sacré, où, à la même heure, dans toute la Suisse, tous les amis de la liberté attaquent à la fois leurs tyrans. Alors nous éclaterons; alors Altorff se déclarera, et le gouverneur, troublé, environné de peuples en armes, succombera sous nos efforts avant que ses courriers, partout arrêtés, puissent porter à l'empereur la nouvelle de ses périls.

Verner se tait, et Melctal murmure; Melctal va combattre Verner, lorsque Guillaume prend la parole, et tous deux l'écoutent dans le silence. J'aime ton audace, dit-il à Melctal, j'excuse ta bouillante ardeur, mais elle nous serait fatale. J'honore ta prudence, Verner, mais elle aurait aussi ses dangers. Malheur aux saintes conjurations à qui le temps est néces-

saire, et dont le secret n'est pas concentré dans un petit nombre de cœurs fidèles ! Une seule erreur, un seul mot, les plus légers accidens, renversent l'ouvrage de plusieurs années. Il ne faudrait trouver qu'un traître dans les villes nombreuses que tu nous proposes d'associer à nos desseins, pour remettre la patrie aux fers, pour voir périr dans les supplices l'élite de ses plus dignes enfans. Non, ne confions à personne nos généreux, nos sublimes desseins. Nous suffirons, je l'espère, pour fonder la liberté; et lorsqu'Uri, Schwitz, Underwald, auront planté sur leurs montagnes le drapeau de l'indépendance, nous ou nos fils verrons les cantons venir combattre sous cet étendard, ou se reposer à son ombre.

Verner, il est temps d'éclater; mais je te demande, Melctal, de me donner encore quelques jours. Voici le plan que je vous soumets.

Underwald et Schwitz sont armés. Trois cent cinquante guerriers de ces deux braves cantons sont prêts, dites-vous, à suivre vos pas : assignez-leur, non pas une ville, non pas un village, mais un vallon, un endroit désert, où, se rendant par diverses routes, ils puissent tous se réunir, et se mettre en marche

à la fois. Tandis que vous prendrez ce soin, je retourne dans Uri, et, secondé par le brave Furst, le seul de mes compagnons à qui j'ai confié mes projets, je vais rassembler, s'il se peut, les cent ennemis de la tyrannie, que leurs murmures, leur courage, m'ont fait juger dignes de vaincre avec nous. Le brave Furst ira les chercher dans le Maderan et dans l'Urseren, jusque dans les hautes montagnes d'où se précipitent l'Aar, le Tessin, le Rhin et le Rhône. Seul, je demeure dans Altorff, où un émissaire de Furst viendra m'avertir de l'instant où sa troupe doit se mettre en marche. A cette nouvelle, je mets le feu à un immense bûcher, que mes mains ont déjà placé sur la montagne où est ma maison. Dès que vous verrez cette flamme, partez, Verner, partez, Melctal, ainsi que tous vos compagnons, chacun pour le lieu du rassemblement. De là, dès que vous serez réunis, marchez sur-le-champ vers Altorff. J'ai mesuré le temps, les distances. Furst, avec les braves d'Uri, Verner avec ceux de Schwitz, Melctal avec ceux d'Underwald, doivent arriver presque en même temps, au midi, au nord et à l'orient de la ville. J'y serai, mes braves amis, j'y serai seul, au milieu du peuple, que ma voix, que mes efforts appelleront à la liberté. Ma bouche

fera retentir ce nom sacré, devenu notre cri de guerre. Vous le prononcerez en entrant. Le peuple, frappé de surprise de voir, d'entendre à la fois Underwald, Uri et Schwitz, qui voient à son secours, le peuple alors, n'écoutant plus que sa haine, se livrant tout entier à sa fureur contre Gesler, grossira vos troupes vaillantes. Nous attaquerons le fort, où le tyran, surpris et trouble, ne se défendra qu'avec lâcheté. Vous verrez bientôt nos drapeaux flotter sur ces créneaux terribles; et toute la Suisse, émue par cette première victoire, viendra nous demander l'honneur de s'associer aux futurs combats.

Il dit, et Melctal se jette dans son sein, et baigne le héros de larmes de joie. Verner lui-même est persuadé; Verner adopte son avis. Les trois libérateurs, sans se lier par de nouveaux sermens, inutiles à leurs grandes ames, les trois héros se séparent, après s'être répété qu'ils ne se mettront en marche qu'au moment où le signal du feu leur sera donné par Guillaume. Melctal retourne dans Stantz se préparer avec ses amis, Verner et Tell retrouvent leur barque, traversent le lac demeuré paisible, et, parvenus sur l'autre bord, Verner prend la route de Schwitz, et Guillaume celle d'Altorff.

Il marche, en suivant la rive du lac. Il veut,

avant de retourner auprès d'Edmée, visiter ses amis d'Altorff, les instruire de ses grands desseins. Le soleil brillait déjà, lorsqu'il arrive dans la ville. Il s'avance jusqu'à la place, où le premier objet qui frappe sa vue, est une longue pique élevée, au haut de laquelle il distingue un riche bonnet brodé d'or. Autour de la pique des soldats nombreux se promènent en silence, et semblent garder avec respect ce nouveau signe de puissance. Guillaume s'avance étonné; bientôt il voit le peuple d'Altorff se prosterner bassement devant ce bonnet, devant cette pique, et les satellites armés courber plus près de la terre, avec le fer de leurs lances, les fronts de ceux qui s'humilient. Maître à peine de son indignation, Tell s'arrête à ce spectacle; il n'en peut croire ses yeux; il demeure muet, immobile, appuyé sur son grand arc, et regardant avec dédain ce peuple lâche et ces vils soldats.

Sarnem qui commande la garde, Sarnem, dont le zèle féroce se plaît à surpasser les ordres qu'il a reçus du tyran, distingue bientôt cet homme qui, seul, au milieu d'un peuple courbé, lève une tête droite et fière. Il vole, le joint, et le regardant avec des yeux brûlans de fureur: Qui que tu sois, lui dit-il, tremble que je ne

punisse ta lenteur à obéir aux ordres de Gesler. Ne sais-tu pas la loi proclamée, qui oblige tout habitant d'Altorff à saluer avec respect ce signe de sa puissance ? Je l'ignorais, répond Guillaume, et je n'aurais jamais pensé que l'ivresse du pouvoir suprême pût en venir à cet excès de tyrannie et de démence. Mais il est justifié par la lâcheté de ce peuple. J'excuse, j'approuve Gesler ; il doit nous traiter en esclaves, il ne peut pas assez mépriser des hommes assez bas pour se soumettre à des caprices aussi dégradans. Quant à moi, je ne baisse mon front que devant la Divinité. Téméraire, reprend Sarnem, tu vas expier tant d'audace. Tombe à genoux, et désarme le bras qui va te punir. Le mien me punirait moi-même, lui dit Tell en le regardant, si j'étais capable de t'obéir.

A ce mot, et à un signe qu'a fait le cruel Sarnem, une foule de ses satellites se jette aussitôt sur Guillaume. On lui arrache son arc, on le dépouille de son carquois. Environné de glaives brillans dirigés tous contre son sein, on le conduit, on l'entraîne au palais du gouverneur.

Tranquille au milieu des soldats, sourd à leurs menaces grossières, les bras croisés sur sa poitrine, Guillaume paraît devant le tyran.

Il le considère d'un œil dédaigneux, laisse parler sans l'interrompre celui qui se hâte de l'accuser, et, dans un silence impassible, attend que Gesler l'interroge.

Son air, son front, son visage calmes, étonnent, troublent le gouverneur. Une terreur involontaire, un pressentiment secret, semblent l'avertir qu'il voit devant lui celui qui doit punir ses crimes.

Il craint de fixer sur lui ses regards, il hésite à l'interroger; enfin, d'une voix altérée: Quel motif, dit-il, a pu te porter à désobéir à mes ordres, à refuser au signe, quel qu'il soit, de mon pouvoir, le respect, l'hommage que tu me dois? Parle, défends-toi, je peux pardonner. A ce mot, Tell le regarde avec un sourire amer: Punis-moi, lui répond-il, et ne me demande pas ma pensée. Tu n'entendis jamais la vérité, tu ne pourrais la soutenir. — Je veux l'entendre de ta bouche; je veux que tu m'instruises toi-même de mes fautes et de mes devoirs. — Je n'instruis point les tyrans, mais l'horreur que m'inspire leur présence n'ôte rien à mon courage, mais je leur rappelle leurs crimes, et je leur prédis leur sort. Écoute-moi donc, Gesler, puisque tu consens à m'entendre.

La mesure est bientôt comblée ; la coupe du malheur, que le ciel irrité contre nous voulut remettre dans tes mains, déborde de toutes parts. Dieu épuisa sur nous, par tes mains, tous les traits de sa colère ; sa justice va te frapper. Entends les cris des innocens que tu retiens dans les cachots ; entends les cris des enfans, des veuves, qui te redemandent leur époux, leur père, expirés par ton ordre, au milieu des tourmens. Vois leurs ombres sanglantes errer autour de ta demeure, te poursuivre dans ton sommeil, se présenter devant toi, pour te montrer leurs larges blessures, leurs corps déchirés et palpitans. Leur sang jaillit sur tes mains, et t'éveille au milieu de la nuit ; tu vois ce sang au milieu des ténèbres, tu le vois, et tes yeux en vain se ferment pour ne pas le voir. Le peu qui reste de vivans, abandonnant ses héritages, ses biens, le fruit de son labeur à ton insatiable avarice, s'enfuit et va se cacher au fond des forêts, dans le creux des rocs. Là, que fait ce peuple tremblant à qui ton nom seul cause plus d'effroi que le bruit des monceaux de neige descendant du haut des montagnes pour ensevelir nos villages, que fait-il ? A genoux sur les rochers, il élève ses mains à Dieu, il lui demande vengeance,

il le supplie d'exterminer l'exterminateur des humains. Hé bien, Gesler, je te l'annonce, ces prières de tout un peuple, ces cris de tant d'innocens persécutés, dépouillés, frappés, immolés par ton ordre, ce sang répandu sans cesse par tes mains, et dont la vapeur épaisse forme un nuage autour de toi, ce sang est monté jusqu'au ciel; nos voix plaintives sont arrivées au trône du Tout-Puissant, sa justice va te frapper, ma patrie touche à sa délivrance. Tels sont mon espoir, mes vœux, ma pensée. Tu me les demandes, je t'ai satisfait; je n'ai plus rien à te dire, car je ne veux pas dégrader ma raison au point de te dire un seul mot de l'ordre insensé, du délire qui fait aujourd'hui fléchir les malheureux habitans d'Uri devant le bonnet qui couvrait ta tête. Tu sais tout, tu peux commander mon supplice.

Gesler écoutait en silence, sa colère se contenait pour mieux assurer ses coups, sa rage était suspendue par l'espérance de trouver, d'inventer un nouveau supplice qui le vengeât mieux de cet homme, qui semblait mépriser la mort. Il songeait à ces deux enfans que, la veille, il fit mettre aux fers. Il se rappelle leurs discours hardis, et, les comparant à ceux qu'il entend, son ingénieuse fureur soupçonne,

pressent, devine que ces enfans, déjà si fiers, si pénétrés de la haine des tyrans, ne peuvent appartenir qu'à celui qui vient de le braver. Il veut s'en éclaircir sur l'heure, et donne l'ordre secret qu'on amène les deux enfans.

Sarnem a couru les chercher. Pendant ce temps, le fourbe Gesler, dissimulant sa colère, feignant de n'être point ému, interroge froidement Guillaume sur son état, sur sa famille, sur le rang qu'il tient dans Uri. Guillaume ne cache point son nom, et ce nom, fameux dans Altorff, frappe, épouvante le gouverneur. Quoi! dit-il avec surprise, c'est toi dont l'adresse est si renommée dans l'art de conduire une barque! C'est toi dont les flèches toujours sûres n'ont jamais manqué le but! Moi-même, lui répond Tell, et je rougis que mon nom ne soit connu que par des succès inutiles à ma patrie. Cette vaine gloire est loin de valoir la mort que je vais souffrir en prononçant le nom de liberté.

A l'instant même, Sarnem revient conduisant Claire et Gemmi. Dès que Tell aperçoit son fils, il pousse un cri, s'élance vers lui: O Gemmi, dit-il, ô mon fils! je peux t'embrasser encore! et dans quels lieux.... pourquoi.... comment?.. Non, non, vous n'êtes point mon père, lui ré-

pond aussitôt Gemmi, qui voit le péril de Guillaume, qui sait le sort que Gesler prépare à ses malheureux parens; non, je ne vous connais point; ma famille n'est point ici. Guillaume, étonné, demeure immobile, les bras ouverts, étendus, il ne peut comprendre pourquoi son fils se refuse à ses embrassemens, et ose le méconnaître; Claire augmente sa surprise en confirmant ce qu'a dit Gemmi, en répétant avec lui que Guillaume n'est point leur père. Le cœur de Tell en murmure, il commence à s'en offenser; et Gesler, dont les yeux farouches observent tous leurs mouvemens, Gesler, qui vient de pénétrer le mystère qu'il voulait connaître, jouit à la fois de la crainte, de la surprise, des douleurs et du père et des enfans.

Une horrible joie se peint sur son front; ses regards brillent d'un feu sombre. On ne m'abuse point, dit-il; Guillaume, voilà ton fils, et ce fils m'a offensé; ma patience, depuis longtemps, a souffert ici tes outrages, afin de trouver une peine qui fût égale à ta témérité; je vais la prononcer, écoute:

Je veux, même en te punissant, rendre hommage à ce talent rare que vante ton heureux pays; je veux, qu'en contemplant ma justice, le peuple d'Altorff admire ton adresse; on va

te rendre ton arc; on placera ton fils devant toi, à la distance de cent pas : une pomme sera sur sa tête, et deviendra le but de ta flèche. Si ta main, sûre de tes coups, enlève avec le trait la pomme, je vous fais grâce à tous deux, et je vous rends la liberté; si tu refuses cette épreuve, ton fils, à tes yeux, va mourir. Barbare, lui répond Tell, quel démon sorti de l'enfer peut t'inspirer cette affreuse idée? O Dieu juste, qui nous entends, souffrirez-vous cet horrible excès du génie de la cruauté? Non, je n'accepte point l'épreuve; non, je ne m'expose point à devenir le meurtrier de mon fils; je te demande la mort, je l'implore de tes bourreaux; ils sont tous ici; tout ce qui t'entoure a trempé cent fois ses mains dans le sang. Qu'ils tournent leurs glaives sur moi, qu'ils les dirigent sur mon cœur. Je te le demande, je t'en conjure; mais que je meure innocent, mais que je meure homme et père. Ecoute, Gesler, tes gardes nombreux, l'exemple de tout un peuple, la certitude, la vue du supplice, n'ont pu me faire fléchir devant toi; j'ai préféré la mort à cette bassesse; hé bien! pour obtenir cette mort, pour échapper à l'affreux danger de percer moi-même le cœur de mon fils, je vais plier le genou devant toi, promets-moi le trépas, Gesler, et je m'abaisse devant ton orgueil

Non, s'écrie aussitôt Gemmi, dont la voix touchante émeut de pitié les satellites qui l'environnent, non, ne vous rendez point à ses vœux, j'accepte, j'accepte l'épreuve. Quoi qu'il arrive, tu l'as promis, mon père sera délivré; rassure-toi, mon digne père; va, le ciel guidera ta main; va, ton fils est en sûreté; pardonne-moi si ma tendresse a voulu te méconnaître un instant. Je tremblais pour toi, pour toi seul, et je quittais, pour te sauver, le bien qui m'est le plus cher au monde, le nom, le doux nom de ton fils. O mon père! pardonne-moi; mon père, mon père chéri, laisse-moi répeter cent fois ce nom que je m'étais interdit. Rassure-toi; tu ne me tueras point, une voix secrète me le predit. Qu'on me conduise, qu'on me conduise! et toi, Claire, va-t-en, mais garde-toi d'instruire ma mère.

Gemmi se jette alors dans le sein de Guillaume, qui le reçoit, qui l'embrasse, qui le presse contre son cœur, il veut lui parler, il ne peut que l'inonder de ses larmes, il ne peut que répéter d'une voix tremblante, étouffée : Non, mon fils, non, mon cher fils! Claire est tombée évanouie; les soldats l'emportent dans le palais, et l'inflexible Gesler, sans être ému de ce spectacle, répète son ordre terrible, offre

pour la dernière fois à Guillaume le choix affreux de voir périr son fils, ou de se soumettre à l'épreuve. Guillaume l'écoute, la tête baissée, demeure quelques instans sans répondre, tenant toujours Gemmi dans ses bras, puis relevant tout à coup la tête et regardant le gouverneur avec des yeux rouges de pleurs, étincelans d'indignation : J'obéirai, répond-il ; que l'on me conduise à la place.

Le père et le fils, se tenant par la main, sont aussitôt environnés de gardes. Ils descendent ensemble du palais, sous la conduite de Sarnem. Tout le peuple, informé déjà de l'affreux spectacle qu'on va lui donner, se précipite vers la place. Presque tous gémissent au fond de leur ame, mais aucun d'eux n'ose exprimer le sentiment de la pitié. Leurs regards timides cherchent Guillaume ; ils le découvrent au milieu des lances, marchant à côté de Gemmi, qui le regarde en souriant. Les larmes viennent dans les yeux en regardant le visage du père ; mais la terreur retient ces larmes ; Gesler les punirait comme un crime. Tous les yeux se reportent à terre ; un morne silence règne dans le peuple ; il gémit, il souffre et se tait.

L'espace est déjà mesuré par le farouche Sarnem ; une double haie de soldats ferme de

trois côtés cet espace. Le peuple se presse derrière eux; Gemmi, debout à l'extrémité, considère tous ces apprêts d'un œil tranquille et serein. Gesler, loin derrière Tell, se tient au milieu de sa garde, observant d'un air inquiet le silence morne du peuple; et Guillaume, entouré de lances, demeure immobile, les yeux vers la terre. On lui présente son arc avec une seule flèche; après en avoir essayé la pointe, il la brise, la rejette et demande son carquois; on le lui apporte; il le vide à ses pieds, cherche, choisit parmi tous ses traits, demeure longtemps baissé, saisit un instant favorable et cache une flèche sous ses vêtemens, il en tient une autre à la main, c'est celle qui doit lui servir. Sarnem fait enlever les autres, et Guillaume, avec lenteur, bande la corde de son grand arc.

Il regarde son fils, s'arrête, lève les yeux vers le ciel, jette son arc et sa flèche, et demande à parler à Gemmi. Quatre soldats le mènent vers lui : Mon fils, dit-il, j'ai besoin de venir t'embrasser encore, de te répéter ce que je t'ai dit. Sois immobile, mon fils; pose un genou en terre, tu seras plus sûr, ce me semble, de ne point faire de mouvement; tu prieras Dieu, mon fils, de protéger ton mal-

heureux père. Ah ! ne le prie que pour toi, que mon idée ne vienne pas t'attendrir, affaiblir peut-être ce mâle courage que j'admire sans l'imiter. O mon enfant ! oui, je ne puis me montrer aussi grand que toi. Soutiens, soutiens cette fermeté dont je voudrais te donner l'exemple. Oui, demeure ainsi, mon enfant, te voilà comme je te veux... Comme je te veux ! malheureux que je suis ! et vous le souffrez, ô mon Dieu !... Ecoute... Détourne la tête... Tu ne sais pas, tu ne peux prévoir l'effet que produira sur toi cette pointe, ce fer brillant dirigé contre ton front. Détourne la tête, mon fils, et ne me regarde pas. Non, non, lui répond l'enfant, ne craignez rien, je veux vous regarder, je ne verrai point la flèche, je ne verrai que mon père. Ah ! mon cher fils, s'écrie Tell, ne me parle pas, ne me parle pas ! ta voix, ton accent m'ôterait la force. Tais-toi, prie Dieu, ne remue pas.

Guillaume l'embrasse en disant ces mots, veut le quitter l'embrasse encore, répète ces dernières paroles, pose la pomme sur sa tête, et se retournant brusquement, regagne sa place à pas précipités.

Là, il reprend son arc, sa flèche, reporte ses yeux vers ce but si cher; essaie deux fois

de lever son arc, et deux fois ses mains paternelles le laissent retomber. Enfin, rappelant toute son adresse, toute sa force, tout son courage, il essuie les larmes qui viennent toujours obscurcir sa vue; il invoque le Tout-Puissant, qui, du haut du ciel, veille sur les pères; et, roidissant son bras qui tremble, il force, accoutume son œil à ne regarder que la pomme Profitant de ce seul instant, aussi rapide que la pensée, où il parvient à oublier son fils, il vise, tire, lance son trait, et la pomme emportée vole avec lui.

La place retentit des cris de joie; Gemmi vole embrasser son père. Celui-ci, pâle, immobile, épuisé de l'effort qu'il a fait, ne lui rend point ses caresses. Il le regarde avec des yeux éteints, il ne peut parler, il entend à peine tout ce que lui dit son fils, il chancelle, est prêt à tomber; il tombe dans les bras de Gemmi, qui se hâte de le secourir, et qui découvre la flèche cachée sous son vêtement.

Déjà Gesler était près de lui, Gesler s'empare de la flèche. Guillaume reprend ses sens et détourne promptement la vue à l'aspect du cruel Gesler. Archer sans pareil, lui dit celui-ci, j'acquitterai ma promesse, je te paierai le prix de ta rare habileté; mais auparavant, réponds-

moi : que voulais-tu faire de cette flèche que tu dérobais à mes yeux ? une seule t'était nécessaire ; pourquoi gardais-tu celle-ci ? — Pour te percer le cœur, tyran, si ma malheureuse main avait tranché les jours de mon fils. A ce mot, qu'un pere n'a pu retenir, le gouverneur effrayé rentre au milieu de ses satellites. Il révoque sa promesse, il ordonne au cruel Sarnem de faire aussitôt enchaîner Guillaume, et de le conduire dans le fort. On obéit ; on vient l'arracher aux embrassemens de Gemmi, qui veut en vain accompagner son père ; les gardes repoussent Gemmi. Le peuple murmure, s'émeut ; Gesler se hâte de se retirer dans son palais, fait prendre les armes à toutes ses troupes. Des pelotons nombreux d'Autrichiens parcourent toute la ville, forcent les habitans effrayés de se cacher dans leurs maisons. La terreur régne dans Altorff, et les bourreaux, déjà prêts, attendent de nouvelles victimes.

FIN DU TROISIÈME LIVRE.

LIVRE QUATRIÈME.

Tandis que le tyran inquiet se renfermait dans son fort, bordait ses remparts de soldats, et tremblait que le peuple irrité ne vînt lui enlever Guillaume, Gemmi, le malheureux Gemmi, les yeux en pleurs, les bras étendus, redemandant son père à tous ceux qu'il rencontrait, repoussé partout par les féroces satellites qui gardaient les avenues, Gemmi errait autour des murs du fort en poussant des cris douloureux Claire, qu'on avait retenue dans le palais pendant l'horrible spectacle, s'était échappée enfin, et cherchait de toutes parts Gemmi. Elle le revoit, vole dans ses bras et veut essuyer ses larmes. Mon père est dans les fers, lui dit Gemmi, mon malheureux père va périr. Claire, écoute-moi, j'ai perdu l'espoir de pénétrer dans sa prison, d'y rester, de le servir, de terminer ma vie avec lui; je vais tenter le seul moyen qui me reste de le sauver, je vais courir en Underwald; j'avertirai ton père des dangers de son ami; Melctal a des amis, du courage, des armes; Melctal viendra le délivrer. Je te demande, ma bonne Claire, de retourner

auprès de ma mère, de lui dire ce qui s'est passé, ce que je tente dans ce moment. Va, Claire, va la consoler; je ne reviendrai plus qu'avec Melctal; je périrai ou je sauverai mon père; c'est à toi de me remplacer près de ma bonne mère.

Il dit, et, quittant aussitôt Claire, il marche à pas précipités, sort de la ville et gagne les montagnes.

Claire se hâte de retourner à la chaumière de Tell, où le vieux Henri, où la bonne Edmée, loin de Guillaume, loin de leurs enfans, dont ils ignoraient le sort, se consumaient dans l'inquiétude. L'arrivée de Claire, pâle, saisie d'effroi, baignée de larmes, redoubla les terreurs d'Edmée. Elle se lève, court au devant d'elle, en s'écriant : Gemmi ! Gemmi ! qu'est devenu mon enfant ? Il est vivant, il est libre, lui répond aussitôt Claire, qui se précipite dans les bras du vieux aveugle. Elle l'embrasse, embrasse Edmée; et d'une voix qu'elle peut à peine raffermir, elle raconte tout ce qui leur est arrivé avec le cruel Gesler; comment ils furent tirés de prison pour être conduits devant Guillaume, et l'horrible épreuve à laquelle furent soumis le père et l'enfant. Elle ignore tout le reste, mais Guillaume est dans les fers, Gemmi, pour délivrer son père, est allé cher-

cher Melctal ; Tell est menacé de la mort ; le gouverneur l'a juré.

A ce récit, Edmée, accablée, retombe presque mourante, sur le siége qu'elle avait quitté ; le vieillard aveugle, hors de lui-même, se met à pousser des cris lamentables. Il veut qu'on le mène à son fils, il veut aller combattre avec lui, périr pour délivrer Guillaume. La jeune Claire contient le vieillard, secourt Edmée évanouie, ne peut suffire aux tendres soins nécessaires aux deux infortunés.

Enfin, après les premiers instans d'une douleur si profonde et si vive, le vieux Henri, rappelant sa raison, son courage et sa prudence, saisit les deux mains d'Edmée, et les serrant contre son cœur : Ne pleure pas, lui dit-il, ô ma vertueuse amie ! ne perdons pas dans les larmes un temps précieux qu'il faut employer. Gemmi est en Underwald, peu d'heures doivent lui suffire pour se rendre auprès de mon fils. Je connais Melctal ; dès cette nuit même, Melctal, suivi de tous ses amis, va prendre la route d'Altorff. Il arrivera demain au matin, il tentera tout pour sauver Guillaume. Mais le peu d'amis qu'il doit amener ne peut suffire à ce grand projet. J'en ai quelques-uns dans la ville ; je vais réveiller leur courage, les exciter,

les encourager. Ils me conduiront sur la place; ils me conduiront au milieu du peuple aux premiers rayons du soleil. Là, je parlerai; là, je montrerai les blessures encore récentes que j'ai reçues de Gesler; je montrerai la place de mes yeux arrachés par ses mains féroces. Mon grand âge, mes cheveux blancs, mon visage défiguré, mon sang qui souille encore mes habits, les pleurs de cette faible enfant, tout aidera mon éloquence; je l'espère, j'en suis certain, le peuple ému voudra me venger; le peuple grossira la foule des amis que j'aurai rassemblés. Mon fils et le vôtre viendront, ils trouveront une troupe prête à se réunir à eux. Nous attaquerons le fort. Je resterai au milieu des coups pour animer nos braves soldats; je leur crierai vengeance! je ferai retentir, sans cesse, les noms de patrie et de liberté. Ils me porteront si je ne puis les suivre; ils me porteront jusqu'à ton époux, que nous ramènerons dans tes bras: Oui, j'en suis sûr, Dieu qui m'inspire m'annonce déjà la victoire. Viens, ma fille, partons à l'instant; viens me donner mon bâton, et me prêter l'appui de ton bras. La nuit ne doit pas être loin; viens, la nuit doit nous être utile.

J'approuve ce projet, dit Edmée, et c'est moi qui veux te conduire; mais, avant de quit-

ter ces lieux, daigne m'entendre et me donner conseil. Je suis instruite, sans qu'il me l'ait dit, que mon époux, depuis long-temps, médite le grand dessein de délivrer sa patrie. Ses voyages secrets en Schwitz, en Underwald, dans l'Urseren, l'amas d'armes qu'il avait cachées, et ses absences nocturnes, et la préoccupation que je lisais sur son visage, tout m'a confirmé dès long-temps qu'une conjuration, dont Guillaume est l'ame se trame dans les trois cantons. J'ignore le nom des autres chefs, mais croyez que ces chefs existent, et qu'un moment, un signal, sans doute, sont assignés, convenus entre eux. Je n'ai pu pénétrer quel est ce signal, mais il y a peu de jours que je fus frappée, comme d'un trait de lumière, d'un mot échappé à mon époux. Ce mot et d'autres encore m'ont fait soupçonner, m'ont fait croire que le signal des conjurés est un bûcher allumé sur le haut de cette montagne. Le temps et les forces nous manquent pour élever cette nuit même, pour embrâser ce bûcher. Mais une voix secrète me dit que, si nous pouvions parvenir à faire briller cette flamme, tous les amis de mon époux accourraient pour le délivrer. Je te consulte, Henri; ma faible main suffit pour mettre le feu à la maison qui nous

sert d'asile. Elle est dans le lieu le plus élevé. Ce vaste incendie doit être aperçu de tous les habitans des trois cantons. Que m'importent ma maison, mes biens lorsque mon époux va périr ! Si je le sauve, tu nous recevras; si je le perds, il ne nous faut qu'une tombe.

Elle dit, et le vieux Henri l'encourage dans ce dessein. Edmée aussitôt va saisir un faisceau de branches sèches, l'allume dans le foyer; jette autour d'elle les bois enflammés, les répand, les attise elle-même; brûle sans regret, sans douleur, et le berceau de son enfant, et le chaste lit de l'hymen, augmente partout la flamme; et, lorsqu'elle s'est assurée que rien désormais ne pourra l'éteindre, elle prend le bras du vieillard, qui de l'autre main s'appuie sur Claire, et, descendant avec eux de la montagne escarpée, elle prend le chemin d'Altorff.

Pendant qu'au milieu du vaste silence que la terreur répand dans la ville, le vieillard, l'épouse, l'enfant malheureux, vont frapper à la porte de leurs amis, les feux allumés par la main d'Edmée s'augmentent et gagnent le chaume qui formait seul le toit de la maison. Le chaume s'allume et pétille; la flamme devient plus brillante, jette autour d'elle une vaste lumière, et

se distingue au loin dans les airs. Verner l'aperçoit dans Schwitz; le bouillant Melctal, que Gemni n'avait encore pu rejoindre, tressaille de joie à cette vue; et Furst au milieu d'Urseren, ne doute point que Guillaume, à la tête des braves d'Altorff, ne l'appelle à son secours. Ces trois chefs, dans le même instant, s'arment, sortent de leurs demeures, vont chercher leurs amis fidèles, les appellent à la liberté. Leurs amis s'éveillent, saisissent leurs armes, se rassemblent dans le silence, se forment en bataillons; et, des trois côtés, presqu'au même instant, les trois chefs marchent vers Altorf, suivis d'une troupe faible par le nombre, mais forte par le courage, mais résolue à périr ou à délivrer son pays.

Tous précipitent leurs pas; tous, retardés dans leur marche par les neiges, par les torrens, par les chemins non frayés, tremblent d'arriver trop tard à ce fort, ce fort redoutable, qu'il faut attaquer à la fois, qu'il faut prendre avec le tyran. Mais le tyran, inquiet, alarmé des mouvemens qu'il a vus dans le peuple, craignant pour son prisonnier, tremblant pour sa propre vie, avait déjà pris de nouvelles mesures, dont une seule rendait vaines toutes celles des trois conjurés. Gesler, au déclin de ce même jour, réfléchissant que

sa forteresse, remplie de nombreux soldats, n'avait pas assez de vivres pour soutenir un long siége, craignant, non pas de se voir forcé dans cet asile imprenable, mais de ne pouvoir communiquer avec le reste de son armée, répandue autour de Lucerne, Gesler avait fait appeler Sarnem pour lui donner cet ordre nouveau.

Ami, lui dit-il, je quitte ces lieux, où tu commanderas en mon absence. Je te laisse mes braves soldats, qui n'obéiront qu'à ta voix. Ce vil peuple, que je dois punir de son insolent murmure, sera bientôt écrasé par les renforts que je vais chercher. Fais-moi préparer une grande barque, où cinquante hommes, choisis dans ma garde, puissent partir ce soir avec moi. Dès que la nuit voilera la terre, tu feras conduire dans cette barque ce téméraire Guillaume, qui n'a pas craint de me braver; sur-tout qu'il soit chargé de fers, qu'il soit au milieu de ma garde. Je veux le conduire moi-même dans le fort château de Kusnach, à l'extrémité du lac de Lucerne. Là, mieux gardé que dans ces lieux, il attendra dans les cachots, que, de retour avec mes troupes, je puisse, par ses longs tourmens, apprendre aux habitans d'Altorff ce que l'on gagne à m'outrager.

Sarnem, fier de se voir choisi pour remplacer le gouverneur, se hâte d'obéir à ses ordres. Bientôt la barque est préparée; bientôt cinquante archers d'élite sont guidés par Sarnem lui-même à la porte du cachot de Tell.

Le héros, chargé de chaînes pesantes qui lui laissent à peine la faculté de se mouvoir, est mis sous la garde des cinquante archers; et, dès que la nuit a voilé la terre, on le conduit en silence, on le traîne vers le rivage où Gesler, seul et déguisé, s'était en secret rendu. Gesler fait jeter le captif au fond de la barque, l'environne de ses archers, s'assied à la proue, fait prodiguer de l'or et du vin à ses soldats, à ses rameurs, et part sans être aperçu.

La barque vole sur les flots. L'air était pur, l'onde tranquille, les étoiles brillaient dans le ciel. Un vent léger du midi venait aider aux efforts des rameurs, et tempérait la rigueur du froid, que la nuit, la saison, les glaces voisines, devaient rendre plus insupportable. Tout favorise Gesler. Il parcourt l'étroite longueur du premier lac des quatre cantons, se dirige droit vers Brunnen, pour traverser le détroit qui doit le conduire dans le second lac. Tell, pendant ce temps, accablé de ses chaînes, Tell, couché par terre, au milieu des gardes, reconnaît sur la rive gauche les rochers déserts de Grutti, et cette caverne où,

la veille encore, il méditait, avec ses amis, la liberté de sa patrie. Cette vue, ce souvenir, font chanceler son courage. Guillaume sentit venir dans ses yeux des larmes dont il eût rougi. Les dévorant aussitôt, Guillaume détourne la tête. Guillaume regarde le ciel qui semble l'abandonner. Dans ce moment, du côté d'Altorff, il découvre une lueur rougeâtre. Bientôt cette lueur s'augmente, et Tell aperçoit une longue flamme qui s'éléve au-dessus d'Uri. Son cœur tressaille à cette vue, il ne peut comprendre d'où vient ce signal, dont il n'a confié le secret à personne. Il doute, examine, s'assure que cette flamme semble partir de la montagne où est sa maison. Il en remercie le ciel, sans savoir encore si c'est un bienfait; il n'espère point, il ne pense pas que cet événement peut sauver ses jours, mais il peut sauver sa patrie; cette idée lui fait oublier son propre péril.

Gesler et ses satellites ont comme lui aperçu cette flamme. Ils se la montrent avec surprise, ils l'attribuent à quelque incendie, et s'embarrassent peu d'un malheur qui n'intéresse que leurs ennemis. Gesler presse ses rameurs : Gesler, impatient d'arriver, ordonne qu'on redouble d'efforts. La barque tourne à l'occident, passe le détroit, vogue dans les eaux plus profondes du lac dan-

gereux d'Underwald. Là, tout à coup le vent du midi cesse de pousser la rapide barque. L'aquilon et le vent d'ouest règnent dans les airs agités. L'un, précédé des tempêtes, soulève, amoncèle les flots, les porte, les brise, en sifflant contre les flancs de la barque qui, cédant à sa furie, à ses coups violens, redoublés, dérive, malgré les rameurs, et fuit penchée vers la côte; l'autre, amenant les frimas, les nuages et la neige, qui couvrent le ciel d'un voile funèbre, répand les ténèbres sur l'onde, frappe le visage, les mains des rameurs, de pointes piquantes de glace, les force de quitter la manœuvre, dérobe à leurs yeux abaissés jusqu'à la vue de leurs périls, remplit la barque de glaçons mêlés à l'abondante neige, s'oppose de front à sa marche, et, combattant avec l'aquilon qui l'attaque par le côté, la fait tourner rapidement sur sa quille, la tient ainsi suspendue sur le sommet des vagues blanchies, et l'abandonnant par instans, la précipite au fond des abîmes.

Les soldats, pâles, consternés, ne doutant plus d'une mort prochaine, tombent à genoux, implorent le Dieu qu'ils ont oublié si longtemps. Le lâche Gesler, plus tremblant encore, va, vient, demande aux rameurs, en leur pro-

mettant ses trésors., s'ils ont l'espérance de sauver ses jours. Les rameurs, immobiles, mornes, ne lui répondent que par le silence. Des pleurs, des pleurs déshonorans de faiblesse et de lâcheté, baignent, pour la première fois, les yeux féroces du gouverneur, il va périr, il en est sûr : ses richesses et sa puissance, et ses supplices et ses bourreaux, ne peuvent le sauver du trépas ; il pleure, il regrette la vie, il ne pourra plus s'enivrer de sang.

Tell, tranquille à sa même place, moins ému des cris des soldats, du bruit des vagues écumantes, des sifflemens des vents déchaînés, qu'il ne le fut en découvrant la caverne de Grutti ; Tell attendait le trépas, et ne songeait qu'à l'avantage que pourrait tirer son pays de la mort du gouverneur. Il jouissait en silence de la peur, des gémissemens, du tourment qu'éprouvait Gesler, lorsqu'un des rameurs, tout à coup s'adressant à cet homme cruel : Nous sommes perdus, dit-il ; il n'est plus en notre puissance de contenir au milieu des flots la barque emportée par le vent du nord qui, dans un instant, va la briser en pièces contre les rochers du rivage. Un seul homme, le plus renommé, le plus habile de nos trois cantons dans l'art de braver les tempêtes du lac, peut nous sau-

ver de la mort. Cet homme est ici : le voilà ! le voilà chargé de tes chaînes ! Choisis, Gesler, choisis promptement entre le trépas ou sa liberté. Gesler frémit à cette parole. Sa haine violente pour Tell combat dans son ame pusillanime l'amour même qu'il a pour la vie; il hésite encore, il ne répond point, mais les prières, les murmures, et des soldats et des rameurs, qui lui demandent, qui le pressent de sauver leurs jours et les siens, en délivrant son prisonnier; la crainte d'être mal obéi s'il se refuse aux vœux de tous, et la tempête qui s'augmente, déterminent enfin Gesler. Qu'on brise ses chaînes, dit-il, je lui pardonne tous ses crimes; je lui rends la vie et la liberté, si son adresse nous amène au port.

Les soldats, les rameurs s'empressent de rendre libre Guillaume. Ses fers sont tombés, il se lève, et, sans prononcer un seul mot, il s'empare du gouvernail. Faisant mouvoir sous sa main la barque, comme l'enfant fait plier la baguette qu'il tourne à son gré, il oppose la proue aux deux vents, dont les forces ainsi divisées la tiennent en équilibre. Profitant ensuite d'un moment de calme aussi rapide que l'éclair, il tourne de la proue à la poupe, contient la barque dans la direction, qui seule peut la sauver, fait prendre les rames à

deux seuls rameurs, dont il dirige les efforts, et s'avance, malgré les vents, malgré lès flots et la tempête, vers le détroit qu'il veut repasser. Les ténèbres empêchent Gesler de s'apercevoir qu'il retourne aux mêmes lieux d'où il est parti. Guillaume continue sa marche; la nuit presque entière s'écoule; mais il est rentré dans le lac d'Uri, mais il aperçoit la lueur mourante du signal donné sur le mont d'Altorff. C'est cette lueur qui lui sert d'étoile; il connaît le lac dès long-temps, il en évite les *écueils*, et s'approche pourtant du rivage qui borde le canton de Schwitz; il pense à Verner; il calcule que Verner doit être en marche, et que les chemins, encombrés de neige, le forceront de côtoyer le lac. Dans ce faible espoir, il navigue en feignant d'ignorer les lieux où la tempête pousse la barque, en augmentant les terreurs de Gesler et de ses soldats.

Enfin l'orient se colore, et la tempête semble s'apaiser aux premiers rayons de l'aurore. Le jour naissant découvre à Tell les roches voisines d'Altorff, avant que le tyran, qu'il craint, ait eu le temps de les reconnaître; Guillaume y dirige sa barque et la fait marcher plus rapidement. Gesler, dont la férocité revient à mesure que le danger s'éloigne, observe Guillaume avec des yeux sombres. Il veut, il n'ose pas

encore le faire charger de liens. Ses soldats et ses matelots reconnaissent bientôt où ils sont, en instruisent le gouverneur qui, s'avançant vers Tell avec colère, lui demande d'une voix terrible, pourquoi la barque qu'il a guidée a repris le chemin d'Altorff. Guillaume, sans lui répondre, pousse la barque droit à un rocher peu éloigné de la rive, saisit d'une main prompte l'arc et la flèche qu'un archer tenait à la main, et rapide comme l'éclair, s'élance de la barque sur le rocher. Là, sans s'arrêter, il bondit comme le chamois des montagnes, saute sur un autre roc, qui le fait voler au rivage, gravit aussitôt la roche escarpée, et se montre sur le sommet, semblable à l'aigle des Alpes quand il se repose auprès des nuages, et qu'il promène ses yeux perçans sur les troupeaux des vallons.

Le gouverneur étonné pousse un cri de fureur, de rage. Il commande aussitôt qu'on débarque, et que ses soldats dispersés environnent de toutes parts le roc où il voit le héros. On obéit; les archers descendent et préparent déjà leurs arcs. Gesler, qui marche au milieu d'eux, veut que leurs flèches réunies s'abreuvent toutes du sang de Guillaume. Guillaume aussi a ses desseins. Il ne s'arrête, il ne se montre que pour attirer l'ennemi. Il laisse approcher

cette troupe armée jusqu'à la juste distance où le trait qu'il tient peut donner la mort. Il regarde, fixe Gesler, pose sa flèche sur sa corde, et, l'adressant au cœur du tyran, il la fait voler dans les airs. La flèche vole, siffle, frappe au milieu du cœur de Gesler. Le tyran tombe, vomit un sang noir, bégaie sa fureur, sa rage; et son ame atroce s'exhale au milieu des imprécations. Guillaume a déjà disparu; Guillaume, plus léger que le faon, s'est précipité du sommet du roc; il court, il vole sur la glace; il gagne, traverse des sentiers déserts, et prend le chemin d'Altorff.

Bientôt il trouve dans la neige les traces récentes des nombreux amis que Verner, dans cette nuit même, a fait partir avec lui de Schwitz. Guillaume les suit, il court, il approche, et le tumulte, les cris, le bruit éclatant des armes, viennent de loin frapper son oreille; il vole, arrive sur la place; elle est pleine, elle est occupée par trois bataillons de héros. Verner, à la tête des guerriers de Schwits, veut que l'on s'assure des portes avant de commencer l'attaque du fort; Furst, avec les braves d'Uri, sollicite le poste le plus dangereux; Melctal, suivi des troupes d'Underwald, agite dans l'air sa pesante hache, et demande à grands cris l'assaut. Gemmi, qui ne le quitte

point, Gemmi, armé d'une longue lance, prononce le nom de Guillaume, demande son père à tous les soldats, et montre de loin la prison où il croit encore qu'on retient Guillaume. Le vieux Henri, Claire, Edmée, se mêlent aux braves soldats, parcourent les rangs, les diverses troupes, et pressent l'instant de l'attaque.

Tout à coup Guillaume paraît au milieu des trois bataillons. Un cri général retentit et se prolonge dans les montagnes. Un silence profond lui succède. Tous attendent l'ordre de Tell, tous veulent obéir à lui seul. Amis, s'écrie le héros, Gesler n'est plus; cet arc, cette main, viennent de punir ses crimes. Le corps de Gesler, étendu sur le rivage du lac, est entouré de vils satellites que la terreur disperse déjà. Rien n'est à craindre du dehors. La patrie est vengée, mais elle n'est pas libre. Elle ne le sera jamais tant qu'il restera une seule pierre du fort qui frappe vos regards. Attaquons ce fort redoutable, seule espérance, seul secours des féroces Autrichiens. Que nos trois troupes montent ensemble! que les plus braves marchent les premiers!

Il dit, et, de sa main gauche saisissant le drapeau d'Uri, il prend de la droite une hache, et s'élance vers la montagne. Furst et

sa troupe le suivent de près ; Schwitz et Verner se précipitent : Melctal avec Underwald est déjà à moitié chemin, et Gemmi s'avance à côté de son père. Sarnem les attend ; Sarnem se prépare. Une nuée de flèches, de traits, part aussitôt du haut des remparts. Les braves assaillans méprisent ces flèches. Elles n'arrêtent point leur course ; ils montent, sans y répondre, avec leurs arcs. Ils parviennent au pied des murailles. Alors le terrible Sarnem, à un signal qu'il donne aux siens, fait précipiter des créneaux une foule de rochers, de pierres, qui suivent la poix et l'huile bouillantes. Les braves des trois cantons sont partout atteints, renversés ; l'huile les consume sous leurs vêtemens. Ils expirent au milieu des douleurs aiguës ; ils mordent la pierre en jetant des cris ; mais ces cris sont encore pour la liberté. Les mourans, malgré leur supplice, exhortent, excitent leurs compagnons, les encouragent à marcher sur leurs corps, à s'en faire des échelons pour arriver au haut des remparts. Les Autrichiens insultent à leurs maux ; Sarnem, placé entre deux créneaux, rit de leurs impuissans efforts ; Sarnem anime ses soldats, et sa présence, son courage, prolongent long-temps cette vive attaque.

Guillaume, au milieu des morts, des mourans, montait toujours d'un air intrépide; mais, tout à coup alarmé du grand nombre de soldats qu'il perd, il s'arrête, appelle Melctal, et, se reprochant d'avoir trop écouté les conseils de la seule valeur, en faisant une attaque unique, il l'exhorte, il lui commande de se retirer du combat, d'emmener avec lui ses braves, et d'aller attaquer le côté de l'est, tandis que Verner et lui-même redoubleront de fureur pour empêcher l'ennemi d'apercevoir ce mouvement. Melctal obéit; Guillaume et Verner redonnent un nouveau signal, poussent des cris plus forts encore, et Sarnem et ses satellites, occupés du nouvel assaut, réunissent tous leurs efforts pour résister à Guillaume. Pendant ce temps, Melctal et les siens volent, arrivent à la porte de l'est, mal défendue par un faible poste. Melctal la frappe de sa hache; Melctal fait apporter du feu, la porte brûle, et Melctal s'élance; Melctal pénètre dans le fort avec ses amis d'Underwald. Tout cède, tout fuit, tout meurt. Sarnem, occupé de résister à Tell, entend les cris des fuyards, distingue ceux des vainqueurs. Il veut courir au devant d'eux, il se retourne, et Melctal paraît; Melctal, rapide comme la foudre, lui porte un coup

de sa hache, partage en deux son front odieux, et s'avançant aux créneaux, tend les mains et crie victoire. Guillaume le joint aussitôt, le drapeau d'Uri flotte et brille au-dessus du fort redoutable. Guillaume, Melctal et Verner, debout sur un monceau de morts, adressent à Dieu des actions de grâces, et répondent aux acclamations du peuple qu'ils ont délivré.

Bientôt le fort est débarrassé des cadavres dont il est rempli; les troupes des trois cantons environnent, pressent leurs chefs, les portent au milieu des habitans d'Altorff, qui, rassemblés sur la place, accourent de toutes parts pour voir leurs libérateurs, pour confier à leur génie, à leur courage, à leurs talens, la défense de la liberté. Mais Guillaume leur demande silence, Guillaume leur adresse ce discours:

Citoyens, vous êtes libres; mais cette liberté précieuse est peut-être plus difficile à conserver qu'à conquérir. Pour l'un, le courage suffit; pour l'autre, il faut des vertus austères, constantes, inébranlables. Gardez-vous de l'ivresse de la victoire, gardez-vous surtout de l'idolâtrie pour ceux qui la remportèrent avec vous. Vous parlez déjà de nous faire vos chefs, tandis que la récompense que je prétends de mes travaux, la seule que mon cœur envie, c'est de

devenir soldat, c'est de rentrer dans cette égalité, charme pur et doux des cœurs républicains. Dans une république, amis, nous sommes tous utiles. Malheur à l'homme qui se croit nécessaire! Malheur au peuple qui ne le punit pas de cette seule pensée !

Assemblez-vous pour peser, dans la méditation de la sagesse, et vos intérêts et vos nouveaux desseins ; que chacun puisse, selon les lois, exprimer, conseiller tout ce qu'il croit utile à la patrie ; que cette liberté soit donnée à tout citoyen âgé de vingt ans. Aussitôt qu'on aime son pays, on a le droit de s'occuper de lui, de lui donner le tribut de sa force et de ses lumières. Nommez un Landamme ; que ce nom antique, respecté de nos aïeux, le soit davantage par nous ; que le conseil le dirige, et qu'il contienne le conseil. Faites des lois : sans lois, que deviendrez-vous ? La liberté n'est que l'esclavage des lois sages. Gardez vos mœurs ; qu'elles deviennent même plus austères : sans vertus, point de liberté. Le républicain s'est placé, par ce nom, entre les anges et les hommes, qu'il soit donc meilleur, qu'il soit donc plus grand que tous les hommes dont il est entouré.

Pour moi, citoyens, je ne veux, je ne demande, je n'accepte de vous que le nom de

votre frère, que le droit de combattre dans vos rangs. Attendez-vous à de nouveaux combats, attendez-vous que l'empereur voudra reprendre le sceptre que nous venons de briser. Préparez-vous à soutenir ses efforts ; préparez-vous aux batailles, ne comptez que sur Dieu et sur vos bras : appelez pourtant à la liberté les autres cantons de la Suisse. Ou je me trompe, ou leurs cœurs répondront à votre voix : alors, à force de travaux, de vertus et de courage, vous fonderez une république qui deviendra l'admiration et l'effroi de l'Europe entière. Alors les rois brigueront le nom de vos alliés, et se croiront invincibles lorsqu'ils auront des Suisses pour les défendre. Alors, en jouissant de la gloire et des armes et de la sagesse, vous lui préférerez pourtant la gloire d'être libres et heureux.

Il dit; tout le peuple applaudit; le peuple sur-le-champ procède à l'élection de ses magistrats. Tell, Verner, Melctal, redevenus simples citoyens, reçoivent, pour leur récompense, une couronne de chêne. Ils rentrent, se confondent au milieu du peuple, qui résista pendant deux cents ans à tous les efforts de l'Empire, et fonda sa liberté sur ses victoires.

FIN.